

Texte d'une communication présentée à :
Les français d'ici : Acadie, Québec, Ontario, Ouest canadien
Colloque international sur les variétés de français du Canada
6 juin – 8 juin 2006, Université Queen's, Kingston (Ontario)

Version retravaillée du manuscrit de 2008, sans les déformations du texte publié dans :
Variétés du français au Canada, éd. par France Martineau, Raymond Mugeon, Terry Nadasdi et
Mireille Tremblay. *La Revue canadienne de linguistique* 54.461–510 (2009).

À propos de la fermeture des voyelles moyennes devant [r] dans le français du Québec

Yves Charles Morin
Université de Montréal

Malcah Yaeger-Dror, avec la collaboration de William Kemp, a publié de nombreux travaux sur l'évolution du système vocalique du français (Kemp et Yaeger-Dror 1991, Yaeger-Dror 1986, 1989, 1990, 1994, 1996, Yaeger-Dror et Kemp 1992) qui constituent avec ceux de Denis Dumas (1981, 1986, 1987), les seules études d'envergure se proposant d'examiner les sources historiques du système phonologique du français québécois contemporain, et plus spécifiquement du français parlé à Montréal. Les résultats des travaux de Yaeger-Dror et de son collaborateur sont régulièrement repris dans les études sociolinguistiques sur les évolutions en cours dans le français de Montréal (p. ex. Sankoff et Blondeau 2007 : 581) et présentent parfois des défis de taille aux théories du changement phonétique (cf. Pierrehumbert 2001 : 138, 2002). Nous verrons ici, cependant, qu'on ne peut utiliser ces travaux qu'avec une extrême prudence, en particulier pour ce qui concerne les classes lexicales étymologiques mal fondées qui faussent les conclusions de ces chercheurs sur le rôle du conditionnement sémantique dans l'évolution phonétique des langues.

Si les analyses publiées se sont affinées au cours de la dizaine d'années où elles sont parues, sans qu'on ne comprenne toujours la motivation des changements, le schéma directeur est resté constant. Ancienne collaboratrice de William Labov, Malcah Yaeger-Dror a contribué à la formulation des principes de changement en chaîne publiés pour la première fois en 1972 (Labov, Yaeger et Steiner 1972 — dorénavant LYS) qui sont devenus un des éléments clés du modèle des chaînes de changement défendu par le fondateur de la sociolinguistique variationniste et qui feront l'objet de cinq chapitres dans sa synthèse magistrale de 1994 sur les facteurs internes du changement phonétique (Labov 1994 : 113–293).

Malcah Yaeger-Dror pense retrouver dans l'évolution phonétique du français une variante d'un des schémas d'évolution de LYS selon lequel les voyelles toniques¹ longues ont

1. Les recherches de Malcah Yaeger-Dror portent exclusivement sur les voyelles toniques, c'est-à-dire les dernières voyelles accentuables d'un mot. J'ajoute cette précision pour ôter toute

tendance à se fermer vers les positions extrêmes [i:], [y:] et [u:], en se déplaçant le long de la périphérie de l'espace vocalique, puis lorsqu'elles ont atteint cet objectif, à s'ouvrir en direction des positions extrêmes [a:] et [ɑ:], en empruntant cette fois une trajectoire relativement centrale à l'intérieur de cet espace.

En français, cependant, l'inversion se produirait plus tôt et se manifesterait à l'étape où les voyelles longues sont devenues les mi-fermées [e:], [ø:] et [o:] (Yaeger-Dror 1994 : 268)². De plus, l'ouverture de ces voyelles ne se ferait pas selon une trajectoire centrale mais en utilisant le même itinéraire périphérique que pendant la phase de fermeture (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 269n20)³. On conviendra d'appeler ici LYS-fr, la forme spécifique pour le français de ce schéma d'évolution.

Il a fini par se développer en français une corrélation entre la durée et le timbre des voyelles moyennes arrondies devant une consonne en finale de mot, la voyelle brève étant mi-ouverte et la voyelle longue mi-fermée :

Contextes non neutralisants

a.	[œ] – [ø:]	<i>jeune</i>	[ʒœn]	<i>jeûne</i>	[ʒø:n]
b.	[ɔ] – [o:]	<i>cotte</i>	[kɔt]	<i>côte</i>	[ko:t]

Cette distribution ne vaut cependant pas pour les voyelles moyennes non arrondies [e] et [ɛ]. Elle ne vaut pas non plus devant les consonnes [r, v, ʒ] en finale de mot :

ambiguïté. Il se trouve aussi que les voyelles longues sont toujours suivies d'une consonne à cette étape du développement de la langue.

- On ne comprend pas bien les raisons données pour justifier le renversement prématuré de la trajectoire en français. Yaeger-Dror et Kemp (1992 : 269) y voient la conséquence de particularités spécifiques du réseau des oppositions distinctives et de leurs rendements fonctionnels en français : « (i) is not stable in Quebec French, while /e/ is quite stable [...] there is also a much greater functional load on the (e:) distinction than on the (ɛ:) vs. /e:/ distinctions, [...] there are no minimal pairs with (e:) and (ɛ:). In contrast, there are many minimal pairs for (ɛ:) vs. (i:). This might be one reason why the 'preferred' route for sound change [...] was not followed. Instead, the pattern reversed. » Ces hypothèses, qui sont difficiles à comprendre, disparaissent complètement dans les analyses ultérieures où l'on lie l'inversion à l'existence d'une : « preference [...] linked to those language families that permit falling glides (ie, ue...) as well as rising glide (ei, ow) » (Yaeger-Dror 1994 : 287). L'étape finale attendue de la « preferred route » [ɛ:] > [e:] > [i:], [œ:] > [ø:] > [y:] et [ɔ:] > [o:] > [u:], se serait néanmoins développée au Québec, mais de façon marginale : « some older rural speakers in the Kemp corpus (not included in the present sample) sporadically raise these vowels » (Yaeger-Dror 1994 : 279 — qui généralise une observation faite pour [ɛ:] > [e:] > [i:] dans le travail de Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 269).
- Cette précision sur la trajectoire des voyelles lors de leur ouverture après l'inversion n'est mentionnée, à ma connaissance, que pour la voyelle non-arrondie [e:] dans cette note de bas de page. Après avoir rappelé qu'en anglais et dans les autres langues germaniques l'ouverture implique une série de « non-peripheral stages », il est précisé ceci : « However, spectrographic evidence demonstrates that M[ontreal] F[rench] V[ernacular] (ɛ:, ê) vowel positions are consistently peripheral relative to other vowels in the system (Yaeger 1979, Paradis 1985). »

Contextes non neutralisants

	[ɛ] – [ɛ:]	<i>faite</i>	[fɛt]	<i>fête</i>	[fɛ:t]
<i>Devant</i> [r, v, z, ʒ]					
a.	*[ɛ] – [ɛ:]	—		<i>lève</i>	[lɛ:v]
				<i>beige</i>	[bɛ:ʒ]
b.	*[œ] – [œ:]	—		<i>beurre</i>	[bœ:r]
				<i>fleuve</i>	[flœ:v]
c.	*[ɔ] – [ɔ:]	—		<i>encore</i>	[ɑ̃kɔ:r]
d.	*[ɔ] – [ɔ:]/[o:]	—		(il) <i>innove</i>	[inɔ:v] / <i>mauve</i> [mo:v]
				<i>loge</i>	[lɔ:ʒ] / <i>auge</i> [o:ʒ]

Pour expliquer pourquoi les voyelles de *fête*, *lève*, *beige*, *beurre*, *neuve*, *encore*, *innove* et *loge* n'ont pas un timbre conforme à cette corrélation, le modèle LYS-fr dispose de trois options⁴ :

1. ces voyelles n'ont pas complété leur phase ascendante le long de la périphérie de l'espace vocalique,
2. elles ont déjà atteint leur position haute extrême [e:], [ø:] et [o:] et ont commencé leur phase descendante vers [a]/[ɑ].
3. la durée phonétique de la voyelle est insuffisante pour mettre en branle la chaîne des changements LYS-fr.

Malcah Yaeger-Dror semble n'envisager pour l'évolution du français que les deux dernières options. Les voyelles suffisamment longues pour déclencher la chaîne de changement auraient toutes atteint la position maximale haute [e:], [ø:] et [o:] et auraient déjà commencé leur phase d'ouverture vers [a]/[ɑ] dans la norme parisienne du début du XX^e siècle, expliquant le timbre mi-ouvert [ɛ], dans *fête* [fɛ:t], *mère* [mɛ:r], *treize* [tre:z], etc. La même série de changements est en cours pour les voyelles arrondies mais n'avance pas aussi vite. On n'en serait à la phase d'ouverture que devant [r] final ; ainsi : *peur* [pœ:r] et *encore* [ɑ̃kɔ:r]. Par contre, devant [v] et [ʒ], la durée des voyelles moyennes aurait été insuffisante pour déclencher la chaîne de changements. Dans ces contextes, les voyelles moyennes auraient simplement conservé leur timbre original ; ainsi *beige*, *fleuve* et *loge* (1994 : 271, tableau 16.1).

Un des éléments avancés pour justifier l'inversion des trajectoires [e:] > [ɛ:], [ø:] > [œ:] et [o:] > [ɔ:], là où on la postule, serait qu'on peut encore entendre l'étape antérieure [e:], [ø:]

4. Les options (1) et (3) présupposent que les voyelles [œ(:)] et [ø(:)] du français moderne reflètent une voyelle médiévale dont le timbre était [œ] mi-ouvert ; ce qui n'est pas acquis, comme nous verrons plus bas.

et [o:] dans certains usages montréalais « conservateurs ». Certains aspects de cette thèse se trouvent déjà dans les travaux de Dumas (1981 : 29), pour qui aussi le timbre fermé de [e:] dans *aide*, *pèse*, *neige*, *mère*, de [ø:] dans *peur*, *beurre* et de [o:] dans *encore* qu'on observe dans certains usages québécois conservateurs reflèterait un usage général du français du XVII^e siècle, où toutes les voyelles moyennes longues auraient été mi-fermées (il renvoie pour cela à Martinet 1969, qui ne dit cependant rien de tel, cf. en particulier Martinet 1959, où cet auteur se prononce sur la relation entre le timbre et la durée) et se seraient ouvertes ultérieurement, quel que soit le contexte pour [e:], seulement devant [r] pour [ø:] et [o:].

Les trois derniers travaux de la série (Yaeger-Dror 1994, 1996, Yaeger-Dror et Kemp 1992) examinent plus particulièrement les usages montréalais conservateurs. Dans leur corpus, les timbres mi-fermés [e:], [ø:] et [o:] ne survivent de façon significative que dans un ensemble relativement réduit de mots, se terminant pratiquement tous par [r]. Malcah Yaeger-Dror pense pouvoir exclure l'étymologie, l'environnement phonétique et la fréquence comme facteurs déterminants ; le seul facteur pertinent serait sémantique, au moins pour la voyelle moyenne non arrondie : « the only common ground among the (e:) words is that they appear to have connotations of 'the old days' » (1996 : 281).

Le présent travail se veut une analyse critique des deux thèses majeures qui viennent d'être rappelées : la fermeture systématique des voyelles toniques moyennes longues et son corollaire, l'absence de motivation étymologique pour la « rétention » des [e:], [ø:] et [o:] dans les parlers montréalais conservateurs. La critique portera plus spécifiquement sur le traitement de ces voyelles devant [r]. En effet, les données sociolinguistiques analysées et discutées dans les travaux précités sont à toutes fins pratiques limitées à ces voyelles. Ce qui ne veut pas dire que dans les éléments de la discussion je m'abstiendrai de faire des parallèles avec l'évolution des voyelles basses [a/a] ou avec les voyelles moyennes dans les autres contextes, car ces comparaisons sont essentielles pour comprendre l'évolution du système vocalique du français.

Le paradigme dominant de la recherche sur l'évolution phonétique du français passe pratiquement sous silence l'évolution de la durée vocalique en français et considère que, depuis le XVI^e siècle, la durée vocalique en français n'est qu'un simple épiphénomène associé au timbre de la voyelle et à l'environnement phonique (cf. Morin 2000 : 14). Cela s'explique peut-être en partie parce que les rares observations faites sur l'évolution du système vocalique du français s'appuient essentiellement sur le dépouillement admirable de Thurot (1881-1883), qui a rassemblé avec une rare minutie les remarques des grammairiens français sur la prononciation depuis les premiers témoignages du XVI^e siècle. Les résultats amalgamés de cette compilation, cependant, mettent sur le même pied des témoignages représentatifs d'usages divergents, souvent écrits par des grammairiens originaires de régions éloignées de la capitale où le français était une langue de culture importée, et dont les témoignages individuels doivent être soigneusement scrutés. Il faut souligner ici le mérite d'André Martinet d'avoir dénoncé ce paradigme où « l'on accuse les grammairiens de l'époque d'avoir, en s'obstinant à marquer la longueur aux dépens du timbre, manqué de perspicacité » (Martinet 1947 : 19-20 [1969 : 163]), et montré le chemin en examinant

spécifiquement le système phonologique de Gile Vaudelin, un grammairien de la fin du XVII^e siècle, dont les ouvrages ont été publiés en 1713 et en 1715.

Denis Dumas et de Malcah Yaeger-Dror sont, à ma connaissance, les premiers à avoir examiné, dans des perspectives théoriques différentes, la problématique générale de l'évolution historique de la durée vocalique, distinctive ou non, dans un parler français contemporain. Ces deux chercheurs ne pouvaient s'appuyer sur aucune tradition spécifique et ont fait un travail de réflexion essentiel. Le progrès des connaissances dans ce domaine ne peut provenir que d'un examen attentif de leurs travaux et, le cas échéant, des écueils auxquels ils se sont heurtés.

1 La formation et l'évolution des voyelles moyennes longues selon Yaeger-Dror

Cette première partie fait un bilan critique de la formation et l'évolution des voyelles moyennes dans le français de la norme parisienne et celui du Québec telles que les présente Yaeger-Dror ainsi que son interprétation particulière des particularités observées dans les parlers conservateurs à Montréal.

1.1 Le modèle d'évolution

La formulation la plus récente du schéma général pour la formation et l'évolution des voyelles moyennes longues selon Malcah Yaeger-Dror est la suivante :

[1a] Vowels were lengthened compensatorily because of the loss of following consonants in clusters or geminates.

[1b] As predicted by the LYS model, these unstable long vowels rose along the peripheral track.

[2a] Subsequently (as far back as the mid-17th century) (ɛ), (ɔ), (œ) nuclei with following sonorous consonants were also lengthened,

[2b] and rose to midhigh ; this is consistent with evidence that vowels before sonorous consonants are longer and hence maximally peripheral, and the most likely to overshoot their target and rise along the periphery of the vowel space following LYS Pattern 1. Thus, Thurot found that *père* 'father', would be pronounced [pe:r] or [peʳr], *peur* 'fear' would be pronounced [pø:r] or [pøʳr] and *porc* 'pig' would be pronounced [po:r] or [poʳr].

(Yaeger-Dror 1996 : 265)

On y distingue deux étapes. La première voit le développement d'une opposition de durée à la suite de divers changements qualifiés d'« allongements compensatoires », examinés plus en détail plus bas (§ 2.2). Les voyelles moyennes longues ainsi formées se fermentaient alors pour devenir [e:], [ø:] et [o:] avant le milieu du XVII^e siècle. C'est à ce moment que commencerait la seconde étape au cours de laquelle se développent de nouvelles voyelles longues, cette fois sous l'effet d'un allongement contextuel automatique devant certaines

consonnes plus « allongeantes » que d'autres, en particulier devant [r], provoquant de nouveau la fermeture vers [e:], [ø:], [o:] des voyelles moyennes devenues longues.

Les tableaux qui accompagnent la présentation font apparaître trois classes de consonnes selon que la voyelle précédente est « consistently lengthened », « less consistently lengthened » et « unlengthened » dont les inventaires varient légèrement selon les articles publiés. Dans la dernière version (Yaeger-Dror 1996 : 266), [z] et [r] provoquent un allongement constant, [v] et [ʒ]⁵ un allongement moins constant, tandis que les consonnes nasales, les fricatives sourdes et les occlusives ne provoquent pas d'allongement. Ces tableaux semblent mettre en relation la fermeture des voyelles lorsque l'allongement est constant, comme dans *heureuse* [-rø:z] et *rose* [ro:z] et l'absence de fermeture dans les autres cas, comme dans *fleuve* [flœ:v] et *loge* [lɔ:ʒ].

Le statut de [r] dans ces tableaux est particulièrement difficile à comprendre, car il apparaît dans deux classes différentes, à la fois comme source d'allongement constant, pour lequel on donne *paire*, *peur*, *port* comme exemples, et comme source d'allongement moins constant pour [ɛ] seulement, avec comme seul exemple *mer*. Aucune discussion ne vient éclairer cette double attribution, difficilement compatible avec le modèle théorique adopté voulant que la durée contextuelle automatique soit entièrement déterminée par une hiérarchie de sonorance (= anglais « sonority ») des consonnes qui suivent la voyelle (Yaeger-Dror 1990).

Notons aussi que la chronologie proposée dans ce schéma général est mitigée par de fréquentes remarques sur l'ancienneté de l'allongement des voyelles devant [z], qui se serait produit bien avant le XVII^e siècle (Yaeger-Dror 1990 : 59, Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 256, 275). Cette incohérence provient probablement du modèle proposé : si l'allongement devant [r, v, z, ʒ] trouve sa source dans la sonorance de ces consonnes, on comprend mal que les voyelles aient été longues devant [z] probablement cinq cents ans avant qu'elles ne le soient devant les autres, comme nous verrons qu'il est très probable.

1.2 Les bases empiriques de la fermeture des voyelles moyennes

Selon Malcah Yaeger-Dror, on trouverait des témoignages anciens de la fermeture systématique des voyelles moyennes longues jusqu'à l'étape [e:, ø:, o:], conformément au modèle LYS-fr, aussi bien dans la norme parisienne que dans le français du Québec. Son analyse des corpus montréalais récents mettrait en évidence des traces importantes de cette étape, au moins dans certains usages conservateurs. Que les voyelles moyennes arrondies longues soient devenues (ou soient demeurées) fermées dans la plupart des contextes, par ex. dans *côte* ou *jeûne*, n'est pas un sujet de controverse. Il n'y a pas de preuve, par contre, que les [ɛ:] longs se soient systématiquement fermés dans la norme parisienne ou dans le

5. Dans Yaeger-Dror (1994 : 271), [ʒ] se retrouvait avec [z] et [r] dans la classe des consonnes provoquant un allongement constant.

français du Québec, comme dans le mot *fête*, ni que [ɔ] se soit systématiquement fermé en s'allongeant devant [r] dans les mêmes variétés de français, comme dans le mot *porc*.

1.2.1 Dans la norme parisienne

Thurot (1881–1883), in his historical review of French grammars, found that as far back as the mid-seventeenth century mid-low lengthened (ɛ:), (ɔ:), and (œ:) nuclei would rise to mid-high (as predicted by Pattern 1 [of the LYS model]) (Yaeger-Dror 1994 : 269).

Thus Thurot found that *père* 'father', would be pronounced [pe:r] or [pe'r], *peur* 'fear' would be pronounced [pœ:r] or [pœ'r] and *porc* 'pig' would be pronounced [po:r] or [po'r] (Yaeger-Dror 1996 : 265, déjà noté dans la citation ci-dessus).

J'ai été incapable de trouver dans le travail de Thurot les passages pertinents permettant de conclure que les [ɛ:] longs soient tous devenus [e:] avant de redevenir [ɛ:]. Les témoignages compilés par Thurot sont sans équivoque : les voyelles [ɛ:] longues ne se sont pas fermées dans la norme défendue par les grammairiens. Ce dernier observe par exemple que « [d]ès le XVI^e siècle [...], l'*e* tonique, devant une *s* devenue muette, une double *r* ou une *r* suivie d'une consonne, se prononçait ouvert » (1881 : 62) et ne mentionne pratiquement aucune divergence dans les témoignages des grammairiens de toutes les époques, en dehors de la forme verbale, le plus souvent inaccentuée, (*vous*) *êtes*, et du témoignage par ailleurs contesté de deux grammairiens pour quatre mots seulement. Il note, par contre, que certains grammairiens condamnaient le timbre *e* fermé de cette voyelle dans certains usages provinciaux (normands et gascons).

L'évolution des apertures des différentes voyelles longues est un phénomène très remarquable et très remarqué, dont les interprétations phonétique ou phonologique ont fait l'objet de débats passionnés (cf. la critique de Straka 1981 : 208n227, n228 ; 209n233 ; 214n254 des positions de Martinet 1955 : 245-46 et, à travers ce dernier, de Joos 1952). Il n'a jamais été relevé dans ces discussions que l'allongement des voyelles moyennes [ɛ] ait provoqué leur fermeture dans la norme parisienne (cf. § 3.1). Fouché (1969 : 392), tout en donnant l'impression que [ɛ] ne se serait pas allongé, précise que son timbre « est resté ouvert » (parce qu'il ne se serait pas allongé, croit-on comprendre).

Au contraire, les quelques grammairiens qui précisent l'aperture relative des mi-ouvertes [ɛ:] longues et [ɛ] brèves ne manquent jamais de dire que la longue est plus ouverte que la brève correspondante, comme le feront encore au milieu du XX^e siècle les phonéticiens pour le français du Québec : « il y a donc lieu de distinguer, en canadien, deux timbres bien distincts de la voyelle *è* : l'un très ouvert et long, [...] l'autre demi-long ou bref et qui n'est qu'ouvert » (Gendron 1966 : 65). Le [ɛ:] long peut même s'ouvrir jusqu'à devenir [a:] dans la langue populaire des banlieues de Paris au XVII^e siècle, comme l'indique la langue des *Mazarinades* dans les *Agréables conférences de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency* (cf. Morin 1996 : 48).

Tout aussi surprenante est l'affirmation que Thurot aurait relevé des attestations de la diphtongaison de [e:] > [e^ɪ] dans des mots comme *père* [pe^ɪr] et des attestations de la fermeture de [œ:, ɔ:] > [ø:, o:] et de la diphtongaison de leurs continuateurs [ø:, o:] > [ø^ʏ, o^ʏ] dans des mots comme *peur* et *porc*⁶ (Yaeger-Dror 1996 : 265 ; cf. aussi pour la tonique de *père* Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 255–256).

Quant au timbre des voyelles moyennes antérieures arrondies, il est difficile de dire dans quel sens il a évolué, puisqu'on ignore si ces voyelles étaient à l'origine mi-ouvertes ou mi-fermées (cf. Dagenais 1990 : 331). Fouché (1969 : 253) remarque que « les grammairiens du XVI^e siècle [...] distinguent soigneusement les divers timbres de *e* ou de *o*, [mais] ne disent absolument rien d'une distinction entre *æ* fermé et *æ* ouvert ». Comme le grammairien Dangeau serait le premier à en parler en 1694, Fouché conclut que « [l]a distinction qui existe actuellement entre [ø] et [œ] ne semble donc pas très ancienne et on peut raisonnablement la faire remonter à la seconde moitié du XVII^e siècle » et propose pour les périodes antérieures que la voyelle ait été mi-fermée pendant les périodes antérieures.

1.2.2 Dans le français du Québec

Selon Malcah Yaeger, les observations de Geddes (1908) permettraient d'établir que l'inversion des trajectoires des voyelles moyennes n'avait pas encore commencé à la fin du XIX^e siècle dans le français du Québec, où l'on retrouverait encore la distribution des timbres fermés [e:], [ø:] et [o:] prévue dans le schéma LYS-fr :

MFV [Montreal French Vernacular] is a dialect within the larger Quebec French dialect region. Consequently, evidence from earlier analyses of Quebec French can be adduced to give some historical depth to the analysis of MFV. In the late 19th century, Geddes reported that the Quebec pronunciation of (e:) appeared to be stable [e:(i)]. (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 256)

Geddes (1894)⁷ reported that the Quebec pronunciation of mid-low lengthened vowel nuclei appeared to be stable [e, ø, o]. (Yaeger-Dror 1994 : 269 — formulation semblable dans Yaeger-Dror 1996 : 265)

-
6. Autre affirmation surprenante « Thurot found that [...] *perte* 'loss' would be pronounced [pərt], and *prêt* 'ready' would be pronounced [præt] » (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 255–256). Plus généralement, on n'accordera qu'une valeur relative aux renvois qui sont faits aux travaux des autres chercheurs. C'est ainsi qu'on peut lire dans Yaeger-Dror (1996 : 265) : « Discussion of the various causes of lengthening for the mid-low vowels in MFV [Montreal French Vernacular] fills the philological literature (e.g. Morin 1989 ; Martinet & Walter 1973 ; Thurot 1881–83) ». Aucun des travaux cités ne porte cependant sur l'évolution du français de Montréal ou même du Québec, et tous les trois se limitent à la norme parisienne ; de plus le dictionnaire de Martinet et Walter (1973) présente les résultats d'une enquête récente qui peut servir de base à une discussion historique, mais n'aborde nullement ce genre de problème.
 7. Cette date est celle où le manuscrit de l'ouvrage a été déposé à la bibliothèque de l'Université Harvard et non celle de sa publication (1908).

Malheureusement, l'enquête de Geddes porte, non sur un parler québécois, mais sur un parler acadien implanté sur le territoire du Québec, nullement représentatif des variétés du français de la vallée du Saint-Laurent.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas trouvé dans cet ouvrage les particularités alléguées pour la voyelle moyenne antérieure non-arrondie longue. Elle apparaît généralement comme un [ɛ:] ouvert, comme dans : *empêche, baptême, bête, blême, dépêche, être, évêque, fraise, glaise, grêle, graisse, carême, conquête, crêpe, caisse, quête, mêle, même, messe, honnête, pêche, prêtre, chaise, tête, guêpe, gêne* (pp. 29–30, liste 17), ainsi que les anciens [ɛ] brefs devenus des [ɛ:] longs pendant ou après le XVII^e siècle : *faire, plaie, taire*⁸ (p. 155).

Geddes note bien des [ɛ:] fermés longs — sans réalisations diphtonguées, cependant : *frère, confrère, commère, compère, mère, père, collègue*⁹ (p. 24, liste 13), *arrière, bannière, barrière, bière, boulangère, étagère, étrangère, fougère, glacière, grossière, gouttière, clairière*, etc. (p. 25, liste 14). Ces voyelles appartiennent cependant à une classe étymologique bien précise et ne peuvent en aucun cas être considérées comme le résultat d'un changement phonétique général ayant affecté les [ɛ] devenus longs devant [r] final après la seconde moitié du XVII^e siècle. Au contraire, nous verrons que le timbre mi-fermé [e] de ces voyelles a été relativement stable pendant toute l'histoire du français, et qu'il remonte probablement au XII^e ou au XIII^e siècle (§ 3.1).

Geddes note aussi que toutes les voyelles moyennes antérieures arrondies sont mi-fermées, qu'elles soient brèves comme dans *neuf* [nøf], *peuple, seul* et *jeune*, ou longues comme dans *aveugle, beurre, leur, meuble, meule, heure, peur, sœur* et *veuve* (p. 42, liste 28). Enfin, pour ce qui est des voyelles moyennes postérieures toniques, elles ont parfois suivi le modèle « acadien », avec fermeture en [u:] des voyelles qui se sont allongées avant le XVI^e siècle, comme dans [eklu:r] 'éclore' (pp. 46–48), [u:t] 'ôte (imp.)' (p. 252), et probablement dans [aru:z] '(il) arrose' (cf. l'infinitif [aruze] 'arroser' p. 47) — mais non *grosse*, par exemple, qui connaît seulement la prononciation standard [gro:s] (p. 243) plutôt que le [gru:s] stéréotypique de l'acadien. Ce n'est que pour les reflets des [ɔ] allongés devant [r] après cette date qu'il enregistre la voyelle mi-fermée [o:] : *accord, alors, bord, dehors, effort, cor, corps, corridor, mors, mort, rebord, remords, sort, transport, trésor, tribord* (p. 37, liste 25).

8. Il y oppose la prononciation avec [ɛ:] fermé qu'il a observée à Québec pour *faire* et *taire*.

9. Contrairement à *collège* dont le timbre [ɛ:] est stable, ce n'est que dans le parler des jeunes générations que Geddes observe ce timbre pour *neige, sacrilège, liège* et *siège* à la place du [ɛ:] utilisé par les autres générations. Ceci trahit probablement l'acculturation des jeunes aux usages québécois de cette époque — que cet auteur enregistre à de nombreuses reprises. De la même manière, le [ɛ:] long « acadien » de *messe* est souvent remplacé par le [ɛ] bref « québécois » dans le parler des jeunes.

1.3 Les usages montréalais conservateurs

L'analyse sociolinguistique détaillée de corpus montréalais récents aurait aussi permis à Malcah Yaeger-Dror et William Kemp de mettre en évidence l'étape de fermeture généralisée prévue dans le modèle LYS-fr. Les corpus utilisés sont le corpus de Sankoff-Cedergren (1971), un corpus supplémentaire pour les très vieux locuteurs (corpus Kemp 1978, décrit dans Kemp et Yaeger-Dror 1991), et un échantillon représentatif de la deuxième enquête en 1984 auprès des témoins du corpus Sankoff-Cedergren (Thibault et Vincent 1990).

Il n'y a cependant pas de trace significative de cette étape pour la plus grande partie des témoins montréalais. Au contraire l'ouverture des voyelles moyennes longues vers les positions extrêmes [a:] et [ɑ:] pourrait même être très avancée¹⁰. Les deux chercheurs identifient, cependant une classe de locuteurs, que l'on peut qualifier de « conservateurs »¹¹, faisant un usage fréquent des timbres [e], [o] et [ø] devant [r] final et — plus rarement — du timbre [e] devant [ʒ] final dans un ensemble de mots spécifiques, que l'on peut qualifier de « réfractaires ». Ce seraient des reliques de l'étape postulée.

10. Les chaînes de changements récentes dans le français de Montréal postulées par ces chercheurs (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 259, Yaeger-Dror 1996 : 266) sont les suivantes :

usage conservateur		usages innovateurs	
e:(i)	>	ε:(i)	>
ø:(y)	>	œ:(y)	>
o:(u)	>	ɔ:(u)	>

Aucun de ces changements n'est complet dans la langue, de telle sorte que le même mot peut avoir de multiples prononciations selon les locuteurs, les styles et les registres. Les auteurs définissent trois variables sociales (ε), (œ) et (ɔ) pour décrire la variabilité linguistique associée à ce changement historique, ainsi le mot *père* dont la voyelle tonique apparaît avec les variantes [e:, eᶲ, ε:, εᶲ, æ:, æᶲ, a:, aᶲ] dans le corpus est inclus dans la classe lexicale des mots ayant un (ε) tonique. Les variables (œ) et (ɔ) sont parfois représentées sous la forme (ø:/œ) et (o:/ɔ). La variable (ε) peut aussi être scindée en deux sous-variables (ê) et (ɛ) selon que la durée est non-automatique ou contextuelle. On doit comprendre que les glissantes hautes dans ces schémas représentent les cibles pour des classes de sons (cf. Yaeger-Dror 1989 : 78n2). Dans les descriptions des phonéticiens, la glissante finale atteint plus ou moins cet objectif, Santerre (1974 : 132) notant par exemple que les reflets du [e:] ancien à Montréal, comme dans *mère*, peuvent être [e:, eᶲ, εᶲ, εᶲ, æᶲ, aᶲ]. Contrairement à l'analyse proposée par Dumas (1981), Malcah Yaeger-Dror et William Kemp considèrent que l'ouverture des voyelles moyennes est indépendante des faits de diptongaison.

11. Cette classe comprend surtout des locuteurs masculins, soit de la classe ouvrière des groupes d'âge « très âgé », « âgé » et « moyennement âgé » et soit de la classe moyenne des groupes d'âge « très âgé » et « âgé ». Pour les locuteurs féminins, l'utilisation des voyelles [e:] fermées n'est significative que dans le corpus des émissions radiophoniques pour les femmes des groupes d'âge « très âgé » et « âgé » (le corpus des émissions radiophoniques ne comprend que des témoignages de locuteurs de la classe moyenne) (cf. Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 268, Yaeger-Dror 1996 : 269).

Autre observation remarquable : aucun des facteurs régissant normalement les changements phonétiques ne permettrait d'expliquer la rétention des prononciations anciennes des mots réfractaires : ni les sources étymologiques, ni l'environnement phonétique, ni la fréquence d'usage. Nous verrons qu'il n'en est rien.

1.3.1 Inventaire des mots réfractaires avec les toniques [e/ɛ]

J'ai mis dans la partie gauche du tableau 1, la liste des mots réfractaires¹² et dans la partie droite, les mots réguliers correspondants¹³, tels qu'ils sont donnés dans les tableaux de Yaeger-Dror et Kemp (1992 : 272) et de Yaeger-Dror 1994 : 273 ; 1996 : 272–273). J'ai aussi ajouté entre parenthèses les formes mentionnées ailleurs dans leurs travaux. À fin de comparaison, j'ai indiqué la prononciation des mêmes mots ou, à défaut, des mêmes terminaisons, dans le dictionnaire des rimes de Lanoue publié à la fin du XVI^e siècle.

-
12. La liste contenant les mots *père, mère, frère, glacière, collègue, guerre* et *hiver* est extraite du sous-corpus limité aux 27 locuteurs des groupes d'âge « très âgé » et « âgé », dont on n'a retenu que « those interviewed speakers with 10 or more [e:] tokens [sc. of raised nucleus] » (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 273) — ce qui semble impliquer qu'on aurait exclu ceux qui prononçaient normalement ces voyelles avec [ɛ] ou un noyau plus ouvert. La présentation des auteurs permet difficilement de connaître le profil de ces 27 témoins. Les recoupements qu'on peut faire avec la liste des témoins donnés en appendice permettent de dire que les témoins masculins incluaient au maximum 5 très vieux locuteurs (nés avant 1900, 3 de la classe moyenne, 2 de la classe ouvrière) et 10 vieux locuteurs (nés entre 1900 et 1920, 5 de la classe moyenne, 5 de la classe ouvrière).
 13. Les statistiques invoquées pour distinguer les mots réguliers des mots réfractaires comptabilisent non seulement les formes régulières apparaissant dans ce tableau, mais l'ensemble des mots offrant des contreparties « wherever possible [of] words in the same etymological class » : « *terre* represents all the other members of the e:rr̥e etymological class [except *guerre*] », « *Infermière* [sic] represents all <ière> words which include an offglide [except *glacière*] » (1992 : 273), « *hiver* [is] a member of the conservative class, while other members of this etymological class — like *fer* 'iron', for example — are not conservative » (1992 : 273–274).

mots réfractaires		mots réguliers	
Yaeger-Kemp	Lanoue 1596	Yaeger-Kemp	Lanoue 1596
<i>père</i>	[e]	<i>paire</i>	[ɛ]
<i>mère</i>	[e]	<i>maire</i>	[ɛ]
<i>frère</i>	[e]	<i>plaire</i>	[ɛ]
		<i>faire</i>	[ɛ]
<i>(presbytère¹⁴)</i>	— <i>monastère</i> [e]	<i>frigidaire</i>	— <i>ordinaire</i> [ɛ]
<i>bière</i>	[iɛ]	<i>infirmière</i>	—
<i>glacière</i>	— <i>panetière</i> [iɛ]		
<i>(bréviaire¹⁵)</i>	[iɛ] (2 syll.)		
<i>guerre</i>	[ɛ:]	<i>terre</i>	[ɛ:]
<i>hiver</i>	[ɛ]	<i>fer</i>	[ɛ]
		<i>mer</i>	[ɛ]
<i>collège¹⁶</i>	[e]	<i>neige¹⁷</i>	[e] ~ [ɛ]

Tableau 1. Mots réfractaires en [e:] comparés aux mots réguliers

Examinons d’abord les reflets des anciens paroxytons dont la voyelle tonique était suivie d’un [r] simple. Les mots réfractaires *père*, *mère*, *frère* avaient un [e] fermé, les mots réguliers *paire*, *maire*, *plaire*, *faire* un [ɛ] ouvert dans la langue de Lanoue. On ne peut rêver d’une correspondance étymologique plus étroite. Bien que *presbytère* ne soit pas attesté dans son dictionnaire, ce mot se prononçait très certainement aussi avec un [e] dans l’usage de son auteur, comme tous les autres mots savants ayant la même terminaison graphique *-ere* : *adultere*, *artere*, *austere*, *cautere*, *colere*, *misere*, *panthere*, *severe*, *sincere*, *ulcere*, *vipere*, etc. sur lesquels il avait été remodelé au cours du XVI^e siècle. Quant à *frigidaire*, il est difficile de se prononcer sur les sources exactes de la prononciation de cette marque commerciale empruntée à l’anglais qui est devenue un nom commun. Il est fort probable que la prononciation de sa terminaison a été modelée à partir de l’orthographe sur celle des nombreux mots en *-aire*, tels que *centenaire*, *circulaire*, *contraire*, *libraire*, *lunaire*, *notaire*, *salaire*, *sanctuaire*, *solitaire*, *titulaire*, *vicaire*, etc., qui se prononçait aussi avec un [ɛ] ouvert dans la langue de Lanoue.

Les mots réfractaires *bière* et *glacière* dont la tonique remonte à la diphtongue [iɛ] de l’ancien français correspondent aussi à des mots ayant un [e] fermé tonique dans le

14. Cf. Yaeger-Dror 1996 : 278, où il est écrit *presbitaire*.

15. Cf. Yaeger-Dror 1996 : 278, où il est écrit *brévière*.

16. L’utilisation du timbre [e] pour *collège* n’est significative que pour les témoins masculins de la classe ouvrière (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 274).

17. Deux témoins masculins âgés de la classe moyenne « used [e:] categorically for *neige*, but no other men used the raised pronunciation » (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 274n23)

dictionnaire de Lanoue. Nous verrons que le noyau vocalique de la terminaison *-ière* a eu une évolution parallèle à celle de la voyelle [e] des mots *père*, *mère*, *frère* (§ 3.1.1). Il ne fait aucun doute non plus dans ce cas que le timbre fermé des mots réfractaires *bière* et *glacière* est motivé par l'étymologie. Quant au mot savant *bréviaire*, sa terminaison *-iaire* ([i.ɛrə]) a souvent été rapprochée du suffixe *-ière*¹⁸ ([-i.ɛrə]), ce qui permet d'expliquer les prononciations des témoins montréalais conservateurs.

Les deux chercheurs opposent le timbre de ces mots à celui plus ouvert des autres mots se terminant par *-ière*, pour lesquels ils donnent *infirmière* comme seul représentant. Il est difficile de spéculer sur la nature de l'ensemble des mots qu'ils ont effectivement relevés. Il faut noter, cependant, que *infirmière* n'est pas un terme héréditaire au Québec¹⁹. Les témoins conservateurs ont certainement emprunté directement sa prononciation avec la tonique mi-ouverte des usages recherchés où il est d'abord apparu.

L'opposition entre *college* et *neige* qui apparaît dans les tableaux publiés en 1992 et 1996 (mais omise en 1994) n'est pas aussi tranchée que ceux-ci le laissent paraître. L'usage du timbre [e] pour *collège* n'est significatif que pour un sous-ensemble restreint des locuteurs conservateurs, et inversement deux témoins conservateurs utilisent toujours [e] pour *neige*. Ceci suggère l'existence d'une fluctuation sociale entre deux prononciations distinctes pour *neige*, qu'enregistre aussi Lanoue à la fin du XVI^e siècle.

La distinction entre *guerre* et *terre* ne se retrouve pas dans le dictionnaire de Lanoue qui note une voyelle ouverte longue [ɛ:] dans les deux cas. On sait cependant, que la vélaire [g] est susceptible de fermer une voyelle suivante²⁰, et que cet effet est bien attesté au Québec pour les mots *guêpe*, *guêtre*, *guère* (Morin 1994b : 221–228, Morin 1996 : 258–260).

En fin de compte, le timbre fermé de neuf des dix mots réfractaires a une justification étymologique simple. Inversement, la voyelle tonique de huit des dix mots donnés comme exemples de l'évolution régulière avait le même timbre [ɛ] ouvert au XVI^e siècle. On doit rejeter la conclusion des auteurs que « no etymological relationship between the conservative class and any of [the] etymological classes can be found, the conservative class must be an exceptional (rather than etymological) lexical class » (1992 : 274) et les explications qu'ils en tirent :

In the present analysis, the only common ground discovered among the (ɛ:) words is that they appear to have connotations of 'the old days' : e.g., vocabulary related to parents or the church

18. La graphie *breviere* est bien attestée à date ancienne, comme dans *Le brevier des nobles* de Alain Chartier 1498, *Le brevier du Cardinal*, anonyme XVI^e s., *Le brevier des courtisans* de Jean Puget de La Serre 1631.

19. Le *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ 2007) ne contient aucune occurrence de *infirmière* avant 1930, deux à cette date, et toutes les autres à partir de 1957.

20. Les auteurs mentionnent l'influence fermante du [g] précédent (1992 : 273n22), mais pensent qu'elle n'est pas pertinente en donnant l'explication sibylline suivante : « Parisian *guerre* [gje:ɾ] ≠ Old M[ontreal]F[rench]V[ernacular] [ge:(i)ɾ], so *guerre* remains in the same etymological class with the other *-erre* words ».

(*mère, père, frère, presbytaire* [sic], *brévière* [sic]), World War I (*guerre*), ice boxes (as vs. refrigerators : *glacière*) and schooling that has been left behind (*collège*, for the W[orking] C[lass] speakers). (Yaeger-Dror 1996 : 281)

Le seul résultat surprenant et totalement inexplicable est le timbre mi-fermé rapporté pour la tonique du mot *hiver* pour lequel on aurait attendu la même évolution que *fer* et *mer*. De plus, on s'explique difficilement cette prononciation pour *hiver*, contraire à celle qui a été rapportée dans l'enquête de l'*Atlas linguistique de l'est du Canada* (ALEC, Dulong et Bergeron 1980) auprès de témoins ruraux du même groupe d'âge, qui sont notoirement plus conservateurs que les citadins (cf. § 4.2).

1.3.2 Inventaire des mots réfractaires avec les toniques [ø/œ] et [o/ɔ]

Une partie des mots réfractaires pour les voyelles antérieures arrondies [ø/œ] présentés dans les tableaux comparatifs de la première étude sur ce sujet (Yaeger-Dror 1994 : 273) ont été omis de la suivante en 1996 : *leur* (pronom clitique) [ljør] et *cœur* [kjør]²¹. L'évolution du pronom atone *leur* et du possessif *leur* est de toute façon non pertinente, car de nombreux autres facteurs ont pu jouer dans l'évolution de ces mots clitiques qui ont longtemps été prononcés sans consonne finale. Pour ce qui concerne l'évolution de [o/ɔ], Malcah Yaeger-Dror (1994 : 273, 1996 : 272) oppose la classe des mots réfractaires — limitée à *encore*, *mort* 'dead', *bord* 'edge' — à la classe régulière représentée par *corps* 'body', *mord* (écrit « *mord-* ») 'bite'.

L'auteure ne se hasarde pas à expliquer comment l'évolution des voyelles moyennes arrondies s'inscrirait dans la problématique des « connotations of 'the old days' » et a pris soin dans ses conclusions de limiter cet effet sémantique aux mots ayant des toniques [e/ɛ]. Si le « vocabulary related to parents or the church » avait vraiment eu un effet de blocage sur l'évolution de *mère, père, frère*, on comprend mal qu'il n'en ait pas eu pour *sœur*, par exemple.

De plus, les effets conservateurs postulés pour [o/ɔ] sont très irréguliers : le seul cas clair est *encore* pour lequel la voyelle [o:] est attestée dans une proportion de 95% pour les témoins des deux sexes, ce qui correspond à la prononciation enregistrée par le *Glossaire du parler français au Canada* (GFPC 1930) ; sinon les résultats présentés font difficilement apparaître une division en deux classes lexicales :

pour *mort* : 50% de [o:] environ, le tableau précise que cette statistique vaut pour l'ensemble des femmes âgées, et sinon seulement pour les témoins masculins âgés de la classe moyenne — il n'est pas précisé si ce mot a été utilisé ou non par les autres témoins masculins,

21. Les transcriptions phonétiques sont présentées sans signe explicite de durée, contrairement à celle des autres formes réfractaires du même tableau.

pour *bord* : 85% de [o:] pour les témoins masculins âgés de la classe ouvrière (sans indication pour les autres témoins masculins), mais 47% pour l'ensemble des témoins féminins âgés,

pour *corps* : 44% de [o:] pour les témoins masculins âgés de la classe moyenne (sans indication pour les autres témoins masculins), et 27% pour les témoins féminins âgés,

pour *mord* : 78% de [o:] pour les témoins âgés de la classe ouvrière (sans indication pour les autres témoins masculins et féminins) — on comprend mal pourquoi ce mot n'a pas sa place parmi les mots conservateurs.

Nous verrons que les résultats enregistrés dans l'ALEC et le GLPC sont plus conformes à l'évolution attendue, et en particulier que les voyelles longues [o:] et [ø:] qu'on y note devant [r] final reflètent une voyelle qui était longue au XVI^e siècle dans les mots *clore*, *éclore*, *beurre*, *peur*, alors que les autres ont conservé la voyelle mi-ouverte : *accore*, *taure*, *bord/rebord*, *mort*, *heure*, *pleur*, *fleur*. On s'explique mal les divergences entre les résultats rapportés par Malcah Yaeger²² et ceux de l'ALEC ou le GFPC.

2 Un autre aperçu du développement de la durée vocalique en français

Le modèle LYS-fr fait l'hypothèse que les voyelles moyennes longues du français se sont toutes fermées jusqu'au stade [e:], [ø:] et [o:] avant de régresser à l'étape antérieure [e:], [œ:] et [ɔ:] dans certains contextes (presque partout pour [e:], devant [r] final pour les deux autres). Nous avons vu qu'aucune des preuves présentées n'est admissible. Dans la section suivante, j'examinerai plus précisément l'évolution des timbres de ces voyelles. Je ferai d'abord ici un bilan rapide de mes recherches sur l'évolution de la durée vocalique en français.

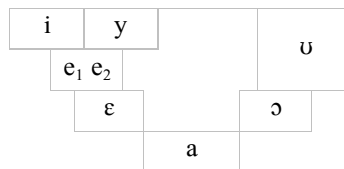
Il faut bien comprendre que j'entends ici la « durée » dans son sens linguistique tel que le rappelle Labov (1981 : 299) : « long/short [...] does not refer to any physical dimension – certainly not to duration alone – but to a set of features that may include length, height, fronting, the directions and contours of glides, and the temporal distribution of the over-all energy ». Cette durée peut-être autonome ou contextuelle (j'utiliserai aussi le terme « automatique » dans ce cas). Je dirai que la durée est « contextuelle » lorsqu'on peut la déterminer à partir du contexte et « autonome » dans le cas contraire. Si, comme on l'admet généralement, les voyelles toniques sont systématiquement longues devant [r, v, z, ʒ] en finale de mot, leur durée est contextuelle (ou automatique). La durée de la voyelle tonique de *fête* et de *crêpe* par contre est autonome. L'autonomie de la durée est essentielle pour

22. On notera aussi que le mot *bosse* est régulièrement cité parmi les exemples illustrant l'allongement compensatoire (Yaeger-Dror 1990 : 70, 1994 : 271), laissant entendre qu'il serait prononcé [bo:s] dans le corpus, ce qui est tout à fait improbable (il est omis du tableau correspondant en 1996 : 265).

qu'elle soit aussi lexicalement distinctive. La durée de la voyelle [ɛ:] est lexicalement distinctive pour *fête*, car la durée permet d'opposer ce mot à *faite* dont le [ɛ] est bref. Cette durée n'est pas lexicalement distinctive pour *crêpe*, cependant, car il n'existe pas de contrepartie **craipe* [kɾɛp] avec une voyelle brève dans la langue. On peut néanmoins rapprocher cette voyelle de celle de *fête* par ses caractéristiques phonétiques et l'opposer à celles de *faite* et *cêpe*. La durée a toujours eu une fonction distinctive relativement réduite dans le lexique du français ; elle a par contre souvent eu une fonction distinctive importante dans la morphologie, permettant de distinguer le singulier du pluriel de paires comme *drap* – *draps* et le masculin du féminin de paires comme *fini* – *finie*.

2.1 La durée vocalique en ancien français primitif

On reconstruit normalement comme suit un système vocalique relativement réduit pour les monophthongues toniques de l'ancien français primitif :



Voici, pour mémoire, les correspondants romans de ces monophthongues :

Ancien français primitif	Roman (syllabe)	Latin
[i] <i>isle</i> ['islə] 'île'	[i]	Ī(N)SŪLĀM
[y] <i>nule</i> ['nylə] 'nulle'	[u]	NŪLLĀM
(il) <i>jēune</i> [dʒə'ynə] '(il) jeûne'		JĒ(J)ŪNĀT
[ʊ] <i>bole</i> ['bʊlə] 'boule'	[o] (fermée)	BŪLLĀM
<i>saole</i> [sa'ʊlə] 'soûle'		SĀTŪLLĀM
[e₁] <i>ele</i> ['e₁lə] 'aile'	[a] (ouverte)	ĀLĀM
[e₂] <i>ele</i> ['e₂lə] 'elle'	[e] (fermée)	ĪLLĀM
[ε] <i>bele</i> ['bɛlə] 'belle'	[ɛ] (fermée)	BĒLLĀM
[ɔ] <i>cole</i> ['kɔlə] 'colle'	[ɔ] (fermée)	°CŌLLĀM
[a] <i>masle</i> ['maslə] 'mâle'	[a] (fermée)	MĀSCŪLŪM

Les avis divergent sur la nature de la voyelle [e₁] issue du [a] roman tonique en syllabe ouverte. Il est vraisemblable qu'il s'agissait d'une voyelle mi-fermée longue [e:], comme elle l'est restée en wallon moderne, qui oppose encore à Liège [fe:f] 'fève' < FĀBĀM à [vɛf] 'veuve' < VĪDŪĀM (pour les préservations des distinctions de durée proto-française en wallon, cf. Morin 2003 : 132–133). Cette durée semble avoir disparu pendant la période de l'ancien français, sauf peut-être devant [v] dans les mots *sève*, *fève*, (or)fèvre. La durée des

reflets de [e₁] dans les mots *père*, *mère*, *frère* notée par les grammairiens du XVIII^e siècle est sans nul doute le résultat d'un allongement ultérieur.

L'ancien français primitif possédait aussi un grand nombre de diphtongues dont l'analyse prosodique pose certains problèmes. Ces diphtongues survivent le plus souvent comme des voyelles longues en wallon, mais peuvent donner les voyelles longues ou brèves dans les autres variétés du gallo-roman septentrional. On doit donc admettre qu'il existait à cette époque des différences prosodiques entre les diphtongues — par exemple entre la diphtongue [ou] < [o] roman en syllabe ouverte et les diphtongues [ɔu], [o:u], [e:u] qui se terminent par la glissante [u] issue d'un ancien [l] préconsonantique. C'est ainsi que [ou] devient normalement une monophthongue brève, soit [u], soit [œ], comme dans *goule*, *gueule* < GŪLĀM, alors que [ɔu], [o:u] sont devenus des [u:] longs, comme dans *moule* < MÖDŪLŪM, *voûte* < °VÖLVĪTĀM, *douce* < DŪLCĒM + -ĀM, et que [e:u] est devenu [ø:] long, comme dans *feutre* < germ. °FĪLTĪR.

Pour alléger la présentation, j'ignorerai ici l'évolution des diphtongues *oi* [uε/ua] issues de diverses diphtongues de l'ancien français.

2.2 La formation des voyelles longues médiévales

Voici l'inventaire des sources des voyelles longues autonomes qui se sont développées probablement pendant la période de l'ancien français (pour une formulation récente, cf. Morin 2006 : 135, 2009 : 2916a) :

1. redistribution des durées des toniques devant les fricatives [s] et [z], selon que celles-ci remontent ou non à des affriquées de l'ancien français primitif : brève devant les anciennes affriquées *noces* ['nɔsəs] < ['nɔtsəs] < °NŌPTĪĀS, *nez* [nes] 'né (pl.)' < ['nets] < NĀTŌS, mais généralement longues autrement *fosse* ['fɔ:sə] < FÖSSĀM, *nes* [ne:s] 'nez' < NĀSŪM. Cet allongement n'a cependant pas affecté les reflets du [e₂] bref de l'ancien français primitif dans de nombreux parlers, dont ceux de la région parisienne : *cesse* ['se:sə] '(il) cesse' < CĒSSĀT ≠ *messe* ['mesə] < ['mesə] < MĪSSĀM, ce dernier avec un [ε] bref comme dans *trece* 'tresse' ['tresə] < ['tretsə] < TRĪCHĪĀM.
2. perte des *s* préconsonantiques, c'est-à-dire [s] devant une occlusive sourde, comme dans *goste* ['gu:tə] '(il) goûte' < ['gostə] < GŪSTĀT, qui s'oppose à *gote* ['gutə] 'goutte' < GŪTTĀM, et [z] devant une consonne sonore, comme dans *cosdre* ['ku:drə] 'coudre' < ['kozdrə] < CŌ(N)S(U)ĒRĒ, par opposition à *code* ['kudə] 'coude' < CŪBĪTŪM.
3. coalescence des voyelles toniques et prétoniques en hiatus : *vêl* ['ve:lə] < *vêl* [və'elə] '(elle) vèle' ≠ *bele* ['belə] 'belle', *jeûne* < ['ʒø:nə] < *jeûne* [ʒə'ynə] ≠ *jeune* ['ʒønə] < ['ʒuənə].²³
4. monophthongaison des diphtongues V:u (où [u] < [l] préconsonantique) : *moule* ['mu:lə] < ['mɔ:ulə] ≠ *bole* 'boule' ['bulə] (cf. Morin 1995),

23. La durée de la voyelle tonique de *jeûne* ne provient pas de la perte d'un *s* préconsonantique comme le présentent Yaeger-Dror et Kemp (1992 : 256n5).

5. réduction des sonantes géminées et [nm] (peut-être après une étape [mm]) dans les mots savants anciens : *rôle* ['rɔ:lə] < lat. méd. ROLLŪM (lat. cl. RŌTŪLŪM), *âme* ['a:mə] < lat. méd. ANĪMĀM (en remplacement de la forme héréditaire *arme*) — qui a aussi pu s'appliquer aux [ll] < [zl], si l'on admet cette étape, comme dans *isle* ['i:lə] 'île', qui serait alors issu de ['illə] < ['iðlə] < ['izlə],

6. monophthongaison de [ai, oi] devant [z] : *plaisir* [ple:'zir] < [plai'zir] ≠ *desir* [də'zir].

Ces voyelles correspondent dans l'ensemble à celles qui apparaissent sous l'étiquette « allongement compensatoire » dans le schéma d'évolution de Malcah Yaeger-Dror. Il est cependant inapproprié de parler d'allongement pour l'ensemble d'entre elles. Elles peuvent provenir de la contraction d'une diphtongue [e:y] > [ø:] ou de la coalescence de deux voyelles [ə] + [y] > [ø:]. Dans ces cas, il n'y a pas eu d'ancien [ø] bref, qui se serait allongé. Même dans le cas de l'amuïssement des *s* préconsonantiques, comme dans [pastə] > [pahtə] > [partə] / [pɑ:tə] 'pâte', on peut considérer la longue comme le résultat de la contraction de [a] avec la fricative affaiblie [h] issue de [s].

Le mécanisme responsable de l'allongement des toniques devant [s] < -ss-, comme dans *baisse*, n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante. On a voulu y voir un effet de la dégémination du [ss] roman (Dumas 1986 : 177, 1987 : 143–144), ce qui exige cependant que ce changement se soit produit « pendant la période moyenne de la langue », comme le proposait encore en 1958 Édouard Bourciez dans son manuel (cf. § 155 Rem. II). Cette date a été abandonnée dans la révision que fait Jean Bourciez de ce même manuel en 1967. Une autre explication, plus ingénieuse que convaincante, a été proposée par Joos (1952) et reprise par Martinet (1955 : 245–46). Aucune de ces analyses, cependant, ne peut expliquer pourquoi l'allongement ne s'est pas produit devant [s] dans la norme parisienne, ni en général dans le français du Québec, lorsque la voyelle précédente était le reflet de la mi-fermée [e] de l'ancien français, d'où des distinctions du type *cesse* ['sɛ:s] < ['sɛ:sə] < CĒSSĀT ≠ *messe* ['mɛs] < ['mɛsə] < MĪSSĀM, toujours vivante au Québec, tandis que les usages acadiens connaissent plutôt une voyelle longue dans les deux cas, comme on observe aussi dans les parlers de l'Ouest en France (cf. Morin et Ouellet 1991).

La durée des toniques devant [s] dans des mots comme *fosse* ['fɔ:sə] < FÖSSĀM est devenue autonome lorsque [ts] — dans des mots comme *noces* ['nɔtsəs] ou *boce* ['bɔtsə] 'bosse'²⁴ (< °BŌTĪĀ, ou d'une autre source, car cette étymologie est douteuse) — s'est confondu avec [s]. La même distinction s'observe devant les reflets de [z] et de [ʒ], p. ex. *espose* [es'pu:zə] 'épouse' — *doze* ['duzə] < ['duʒə]. La durée devant [z] a une source très ancienne indépendante des allongements automatiques notés par les grammairiens du XVIII^e siècle devant [v] et [ʒ]. Il n'existait cependant qu'un nombre relativement réduit de mots ayant une voyelle brève devant [-zə] dans le vocabulaire courant : *douze*, *treize* et *seize*. La distinction s'est néanmoins conservée jusqu'au XX^e siècle (et s'y observe peut-être encore)

24. On comprend difficilement que Malcah Yager-Dror (1990 : 70, 1994 : 271) n'ait pas consulté un dictionnaire d'usage courant pour vérifier l'étymologie de ce mot avant de l'utiliser comme exemple pour illustrer la formation de voyelle longue devant les reflets de [-ss-] roman.

dans les parlers de l'ouest du domaine d'oïl²⁵. Les analogies distributionnelles sont certainement responsables de la généralisation à ces trois mots de la longueur qu'a l'immense majorité des toniques devant [z], une généralisation qu'on observe relativement tôt dans la norme parisienne. Dans les variétés de français où cela se produit, la durée des toniques cesse d'être autonome devant [z].

C'est probablement à la même époque que se développent aussi un certain nombre de durées contextuelles, relativement mal connues cependant. Parmi celles qu'on peut reconstruire, notons :

1. allongement automatique devant [r] < [rr] roman, comme dans *parrin* [pa:'rin] ≠ *parent* [pa'rent]²⁶ — il est possible que cet allongement soit un cas particulier de la réduction des sonantes géminées mentionné ci-dessus ; la conservation de la distinction entre les reflets de [r] et [rr] a pour conséquence que la durée résultante est contextuelle,
2. allongement incomplet de [a] tonique de certains paroxytons, en particulier devant [-rə], comme dans *rare* ['ra:rə],
3. allongement automatique de [a] tonique devant [-lə], comme dans *paille* ['pa:lə].

La durée produite par le premier de ces changements deviendra autonome lorsque les deux rhotiques [r] et [r] de l'ancien français finiront par se confondre. C'est ainsi qu'au Québec, on distingue encore souvent les voyelles prétoniques de *parrain* [pə'rē] et *parent* [pa'rā]. L'évolution de la durée des toniques suivies de rhotique est cependant très difficile à reconstruire. La neutralisation des rhotiques aurait pu faire apparaître une distinction de durée dans des paires telles que *terre* ['tɛ:rə] – *taire* ['tɛ:rə] > ['tɛ:rə] – ['tɛ:rə]. Mais c'est à la même époque que se manifeste un allongement des voyelles toniques devant les reflets de [-rə] et des changements analogiques qui viennent brouiller une évolution que les grammairiens peinent à décrire, ainsi que nous verrons.

De la même manière, la durée provoquée par le dernier de ces changements deviendra autonome, d'abord à la faveur d'emprunts à l'italien comme *médaille* [me'da:lə], qui ont conservé la brièveté de la voyelle italienne, et surtout après la perte du chva posttonique qui conduit à des distinctions telles que *bail* [ba:] vs. *paille* [pa:].

25. Flikeid (1993) mentionne le maintien de la brève de *douze* [duz] et *treize* [trez] dans le parler acadien de Pointe du Sault (Nouvelle Écosse) par opposition aux longues de *jalousie* [ʒalu:z] et *fraise* [fre:z]. Il ne serait pas étonnant que la brève se soit aussi maintenue dans le mot *seize* dans ce parler, mais la présentation sélective des données publiées dans cet article ne permet pas de se prononcer. Rappelons que dans la langue de Lanoue au XVI^e siècle, *douze* et *treize* ont une voyelle brève, tandis que la tonique de *seize* a été régularisée.

26. On ignorera ici la possibilité qu'il y ait eu une distinction en ancien français devant [r] final dans des paires telles que *fer* [fɛ:r] < FERRŪM par opposition à *enfer* [en'fɛr] < *enfern* [en'fɛrn] < INFERNŪM, dont il ne semble pas subsister de trace dans les descriptions des grammairiens ni dans les parlers modernes. Cf. Morin (2005) pour la distinction entre [-r] et [-r] final en ancien français.

Notons enfin un allongement des voyelles devant [rs] en fin de syllabe dont l'origine et le développement sont mal connus. Les témoignages des grammairiens à partir du XVI^e siècle laissent entendre que la voyelle s'était allongée devant [rs] en finale de mot quelle que soit la source du [s], que ce soit le [ts] de l'ancien français comme dans *mars* < *marz* ou le [s] comme dans *travers* — ce n'est qu'à partir de la fin du XVII^e siècle que les témoignages sont plus précis (La Touche 1696 : 44, Hindret 1696 : 581–582).

2.3 La durée vocalique au XVI^e siècle

Les témoignages des premiers grammairiens sont difficiles à interpréter. Des usages régionaux marqués transparaissent souvent dans les descriptions qu'ils proposent de la norme des classes dirigeantes (comme je l'illustrerai pour la prononciation de la terminaison savante *-aire* au XVI^e siècle, *infra* § 3.1). Ceci a découragé de nombreux chercheurs qui préfèrent imaginer que ces derniers inventaient des distinctions de durée que la norme ne connaissait pas (cf. Morin 2006 pour une critique de cette position). Pour la reconstruction qui suit, j'ai ignoré les témoignages des grammairiens picards et lyonnais.

Le système des monophthongues toniques s'est enrichi des voyelles [ø ø:], résultat de la monophthongaison d'un grand nombre de diphtongues et de la coalescence de voyelles consécutives, ce qui donne l'inventaire suivant. (Certains chercheurs admettent que les voyelles longues [ɔ:] et [a:] avaient déjà acquis le timbre [o:] mi-fermé et [ɑ:] postérieur — documenté seulement à partir de la fin du XVII^e siècle, cependant²⁷.)

i i:	y y:		
e e:	ø ø:		u u:
ɛ ɛ:			ɔ ɔ:
	a a:		

Toutes ces voyelles peuvent avoir une longueur autonome dans la plupart des contextes. Certaines formes pertinentes pour les discussions à venir sont illustrées à partir des formes suivantes de Lanoue :

27. La diphtongue médiévale [aɥ] se confond avec [ɔ:] pendant la seconde moitié du XVI^e siècle dans l'usage des classes dominantes et évoluera comme cette dernière. Il est difficile de comprendre ce que Malcah Yaeger-Dror (1989 : 62) veut dire lorsqu'elle écrit que « while (ɔ:) followed by *r* has remained /ɔ:/, when it is followed by other [sic] voiced fricatives, or in the etymologically determined environment discussed earlier, it has merged with /o/ », car avant sa fermeture il n'existait pas de voyelle ayant un timbre [o] fermé, avec laquelle elle aurait pu finir par se confondre.

<i>chaire</i>	[^h ʃe:rə] ²⁸	<i>chère</i>	[^h ʃerə]
<i>serre</i>	[^h sɛ:rə]	<i>faire</i>	[^h fɛ:rə]
<i>sève</i>	[^h se:və]	<i>grève</i>	[^h grevə]
		<i>(il) lève</i>	[^h levə] ~ [^h lɔvə]
<i>diocèse</i>	[^h -e:zə]	<i>treize</i>	[^h trezə]
<i>(il) pèse</i>	[^h pe:zə]	~	[^h pezə]

On notera en particulier la variabilité des usages dans les formes verbales, comme *(il) lève* et *(il) pèse*, dont la tonique n'est pas héréditaire, mais refaite à partir de la voyelle [ə] des radicaux atones (cf. Morin 1991). Lanoue donne à la tonique de *fève* (< afr. [^hfe₁və]) et *veuve* (< afr. [^hve₂və]) le timbre [ø], sans préciser leur durée. Ce traitement de [e₁] ne sera pas retenu dans la norme et Hindret (1696 : 434, 678) notera *fève* avec un [e:] fermé long.

La distribution des voyelles longues du XVI^e siècle ne reflète qu'en partie le résultat des allongements décrits dans la section précédente. Deux changements, difficiles à dater, sont intervenus : d'une part un abrègement oxytonique, probablement phonétique, et d'autre part diverses formes d'allongements motivés par la morphologie.

L'abrègement oxytonique dans la langue décrite par Lanoue a affecté pratiquement toutes les toniques des oxytons qui ne se terminaient pas par [s] ou [t] (cf. Morin 1994a). Ainsi la durée venant de la coalescence de deux voyelles a disparu de l'oxyton *saoul* [su] ; elle s'est par contre conservée dans *saoule* [^hsu:lə], le féminin paroxytonique de l'adjectif précédent, et devant [s] dans l'oxyton *sas* [sa:s] < afr. *saaz* [saats]. De la même manière, les oxytons *dû* [dy] < *dëu* et *benir* [bə'nir] < *benëir* ont une voyelle brève²⁹, contrairement au paroxyton *benite* [bə'nitə] < *benëite* (dans ce cas, cependant, la forme héréditaire est en compétition avec la forme régularisée [bə'nitə]). Cet abrègement peut ne pas se produire dans d'autres dialectes français ayant conservé la durée³⁰, ni dans toutes les classes sociales du français parisien. À l'aube du XVIII^e siècle, Hindret (1687 : f^o ð) condamne encore l'usage populaire de la voyelle longue dans l'infinitif *voir* < *vëoir*, dont les reflets n'avaient toujours pas disparu dans de nombreux dialectes au début du XX^e siècle (cf. Chauveau 1989 : 88–94).

Inversement, la durée s'est généralisée comme marque du pluriel des noms et adjectifs, comme *duc* [dyk], pl. *ducs* [dy:ks] en remplacement d'un ancien [dy:s] (cf. Morin et

28. On ne peut exclure que le [r] faible étymologique après une voyelle longue, comme dans ce mot *chaire*, ait déjà été remplacé par [r] fort dans la langue de Lanoue.

29. La bréveté des toniques dans les reflets des terminaisons -ëu des participes passés de *boire*, (*aper-, dé-, con-...*) *cevoir*, *cheoir*, *croire*, *devoir*, *lire*, *mouvoir*, *pouvoir*, *savoir*, *taire*, *voir* etc. s'étend aux formes du pluriel, alors que les reflets de -ëiz > -is [-i:s] ont une tonique longue, conformément à la formulation qui est donnée ici de l'abrègement oxytonique.

30. On notera en particulier le développement de deux degrés d'opposition de durée dans certaines variétés modernes du français régional de Bourgogne : *cru* [kry] – *crue* [kry:] < CRÜDÜM – CRÜDÄM mais *cru* [kry:] – *crue* [kry:] < *crëu* – *crëue* (participe passé de CROIRE), cf. Morin (1994c : 145).

Desaulniers 1991, Morin 2008), ou comme marque de personne et de temps dans le verbe (cf. Morin 2001, Morin et Bonin 1997). On notera en particulier des longues à la finale absolue des 1sg telle que *j'adoucis* [adursi:] dans la langue de Lanoue où le *s* graphique final de la première personne du singulier de ce verbe (mais non celui de la 2sg) est muet en dehors des contextes de liaison.

2.4 Les allongements après le XVI^e siècle

On connaît les grandes lignes des allongements qui transparaissent des descriptions des grammairiens. De nombreux points demandent cependant à être complétés ou vérifiés. Les grammairiens mentionnent de plus en plus régulièrement que les voyelles toniques sont longues devant certaines consonnes et plus particulièrement devant les consonnes [z], [r], [v], [ʒ] et [ʎ/j].

Pour ce qui concerne [z], ils enregistrent simplement la longueur médiévale. Certains grammairiens notent encore les exceptions *douze*, *treize* ou *seize*, mais il semble bien que la tonique de ces mots ait le plus souvent été allongée par analogie distributionnelle dans la norme parisienne.

2.4.1 L'allongement devant [v], [ʒ], [j]

Les dictionnaires de la fin du XIX^e siècle de Hatzfeld et Darmesteter (1890–1900) et de Michaelis et Passy (1897) finissent par noter longues toutes les toniques devant [v], [ʒ] et [j]. Les étapes de cet allongement sont mal documentées dans les travaux des grammairiens, probablement parce que les durées produites sont essentiellement automatiques, contrairement à celles qui se sont développées dans les autres contextes. Des distinctions peuvent néanmoins être observées devant [v] et [ʒ], lorsque l'allongement n'a encore affecté qu'une partie du lexique. C'est ainsi que Hindret peut opposer les voyelles qui sont restées brèves dans les mots *brave*, *cave*, *brève*, *grève*, *livre*, *rives*, aux longues de *grave*, *octave*, *Genève*, *vivre*, *captive* (1696 : 677–678), et de la même manière il distingue les brèves de *manège* et (*je*) *corrige* des longues de *cortège*, *prodige* et *tige* (1696 : 662–663).

2.4.2 L'allongement devant [r]

Les dictionnaires de la fin du XIX^e siècle notent également longues toutes les toniques devant [r] final de mot, quelle que soit l'origine de la rhotique. (À cette époque, la distinction entre [r] fort et [r] faible a totalement disparu de la norme.)

Cet allongement s'est fait en une série d'étapes que j'ai essayé de résumer dans le tableau 2 (il faut cependant le lire en ayant à l'esprit la variabilité des changements et en tenant compte que les témoignages particuliers pour une époque peuvent être relativement conservateurs ou innovateurs). Les facteurs dont il faut tenir compte sont le remplacement

du [r] faible par le [r] fort et la perte complète des chvas posttoniques. Le remplacement de [r] faible par [r] fort, là où il s'est produit³¹, est le résultat d'une régression, peut-être provoquée par l'influence croissante sur la koinè parisienne des immigrants de régions où l'on ne distinguait pas les deux rhotiques (Martinet 1962) ou encore par la stigmatisation sociale des variantes de faible articulation. Ce changement est entériné par les classes dominantes avant la fin du XVII^e siècle, si l'on en croit le témoignage de La Touche (1696) et de Hindret (1696). La perte des chvas posttoniques dans l'usage ordinaire de ces mêmes classes est enregistrée pendant la seconde moitié du XVII^e siècle (Bacilly 1668, 1679), mais est certainement plus ancienne.

	XVI ^e siècle	fin XVII ^e siècle		fin XIX ^e siècle
		classes dominantes	classes populaires	
— <i>rre</i> <i>clorre</i>	+	+	+	+
— <i>rs</i> <i>trésors, corps</i>	+	+	+	+
— <i>re</i> <i>More 'Maure'</i> (<i>rare</i>)		+	+	+
— <i>r</i> <i>trésor, mort</i>	—	—	+	+

Tableau 2. Les étapes de l'allongement des toniques devant *r* non amuï en français moderne.

Seuls quelques-uns des paroxytons se terminant par *-are*, connaissent une longue au XVI^e siècle, dont *rare* qui apparaît entre parenthèses dans ce tableau.

Ce tableau fait apparaître que les voyelles étaient longues au XVI^e siècle devant les [r] forts issus des [rr] géminés et devant les continueurs des terminaisons *-rs* (qui pouvaient refléter soit [-rs] comme dans *trésors*, soit [-rs] comme dans *corps*). Lors de la deuxième étape, qu'on peut fixer à la fin du XVII^e siècle dans la norme des grammairiens (La Touche 1696 : 48, Hindret 1696 : 487, 570, 581–582, 596–598), les toniques s'allongent devant *r* simple seulement dans les anciens paroxytons, comme dans *More 'Maure'*, *pure*, *noire*, *cuire*, *faire*. (Un changement qu'on peut certainement rapprocher de l'allongement incomplet du *a* tonique dans le même contexte noté un siècle plus tôt pour *rare*.) Ce n'est qu'au cours de la troisième étape que les toniques s'allongent devant le *r* final des anciens oxytons, comme dans *trésor*, *mort*, *cuir* ou *fer*. La troisième étape n'est enregistrée dans la norme des grammairiens et les lexicographes que vers la fin du XIX^e siècle, mais avait certainement commencé bien avant, puisque Hindret avait condamné cet usage, au nom de la confusion qui en résulte sur le genre grammatical dans des paires telles que *pur* – *pure* ou *noir* – *noire*.

31. La distinction se maintient cependant dans d'autres parlers régionaux. Le Lyonnais Gattel (1797) distingue toujours ces deux variétés de *r*, qu'Henriette Walter (1982) observe encore deux siècles plus tard dans des variétés méridionales du français.

C'est au cours de la deuxième étape que le remplacement de [r] faible par [r] fort est acquis dans la norme des grammairiens. Avant ce changement, les voyelles étaient automatiquement longues devant [r] fort. On pourrait penser que la généralisation du [r] fort s'est accompagnée de la généralisation de la durée vocalique qu'elle conditionnait, et que c'est là la source de l'allongement observé au cours de la deuxième étape. Cela est peu vraisemblable cependant, car la substitution de [r] faible par [r] n'a pas eu le même effet sur les voyelles prétoniques. Si la tonique de *décore* s'est allongée et s'est confondue avec celle de *éclorre* 'éclore', les distinctions médiévales de durée se sont conservées pour les prétoniques : celle de *décoré* [dekɔ're] reste brève et celle de *éclorrai* [eklɔ're] longue (La Touche 1696 : 70, Hindret 1696 : 597–598 et d'Olivet 1736 : 88–89). C'est d'ailleurs parce que la distinction s'est conservée dans cette position que la durée automatique devant les rhotiques a pu devenir autonome au XVII^e siècle, permettant d'opposer le *a* long de *parrain* [pa'rɛ̃] au *a* bref de *parent* [pa'rā] devant la même consonne.

Une source plus probable de la durée lors de la deuxième étape pourrait être le renforcement de distinctions allophoniques de durée entre les voyelles selon qu'elles sont dans une syllabe ouverte ou une syllabe fermée. Les voyelles paroxytoniques en syllabe ouverte, comme dans *pure* ['py:rə] étaient certainement plus longues que les voyelles oxytoniques³² devant la même consonne où elles sont nécessairement en syllabe fermée, comme dans *pur* [pyr]. Cette différence a pu s'amplifier lorsque le chva final finit par s'amuïr complètement : ['py:rə] – [pyr] > [py:r] – [pyr]³³. Si l'on admet que l'allongement allophonique est généralement plus sensible pour les voyelles basses, on pourrait expliquer pourquoi les *a* paroxytoniques de certains mots se terminant par *-are*, comme *rare* ou *avare*, ont pu être perçus plus tôt comme ayant une longueur autonome, comme dans le dictionnaire de Lanoue à la fin du XVI^e siècle.

Enfin, la troisième étape pourrait trouver son origine dans le nivellement des distinctions morphologiques du nombre pour les noms et les adjectifs qui se produit à la même époque. On aurait d'abord eu la généralisation de la forme du pluriel pour les deux nombres, le

32. J'appelle voyelle « oxytonique » la voyelle tonique d'un mot « masculin » (dans la terminologie des métriciens), c'est-à-dire qui était oxytonique *avant* la perte des chvas posttoniques (comme le [i] de *pis*) et de la même manière voyelle « paroxytonique » celle d'un mot « féminin », c'est-à-dire qui était paroxytonique *avant* la perte des chvas posttoniques (comme le [i] de *pire*). Cette terminologie s'étend aux mots qui ont été formés ou empruntés *après* la perte des chvas posttoniques, dont les propriétés prosodiques se sont en général modelées sur celles des mots héréditaires ayant des suffixes semblables ou encore des terminaisons graphiques semblables. Sont donc « féminins » les mots ayant un *e* muet dans la dernière syllabe graphique et « masculins » les autres.

33. Martinet (1971 : 138–139) fait état d'une opposition de durée qui aurait eu la même origine dans des paires du type *filleul* [fi'jœl] – *filleule* [fi'jœ:l]. Cette opposition qu'on ne trouverait que dans certaines variétés régionales du français du XX^e siècle pourrait avoir eu sa source dans les particularités de substrats dialectaux. Le provençal Mauvillon (1754 : 22) fait des observations semblables au milieu du XVIII^e siècle et distingue par exemple la voyelle brève de *pair* de la « demi-longue, ou moins brève » de *paire*. Ce témoignage tardif vaut probablement pour des usages régionaux, comme les observations relativement récentes de Martinet pour *filleul*–*filleule*.

singulier *pur* [pyr], par exemple, prenant la même forme que le pluriel *purs* [py:r], suivie d'une généralisation distributionnelle de la durée devant les *r* finals pour les mots comme *Arthur* ou *Robert*, pour lesquels il n'y avait pas de modèle analogique. Cette solution, cependant, ne permet pas d'expliquer facilement pourquoi le [ɔ:] long ainsi généralisé devant [r] ne s'est pas fermé comme il l'a fait dans *sot* et son pluriel *sots*³⁴.

2.4.3 L'allongement devant [s] dans les mots savants

Finalement, il faut noter l'apparition de nombreuses nouvelles voyelles toniques longues devant [s] final dans la langue, à la faveur d'emprunts savants se terminant par un *s* graphique, comme dans *atlas*, *aspergès* ou *tétanos* qui s'opposent aux voyelles brèves de *place*, *largesse* ou *noce*. La distribution des durées dans les emprunts savants reflète l'enseignement de la lecture des langues classiques, latin et grec (cf. Morin 1989, Ouellet 1993).

2.5 L'évolution de la durée dans les anciens oxytons

L'évolution de la durée dans les anciens oxytons est très complexe à cause des différents rôles morphologiques qu'elle a eus successivement pendant l'histoire du français jusqu'à une période relativement récente. Les étapes du changement ne transparaissent que difficilement des témoignages des grammairiens, incapables de concilier les usages très variables de leur siècle avec les affirmations de leurs prédécesseurs que, par prudence, ils se contentent souvent de répéter. J'ai brièvement fait allusion à ces problèmes pour les anciens oxytons se terminant par *r*, comme *pur*. L'évolution de la durée et du timbre des voyelles basses et moyennes pose des problèmes semblables, qui ont été bien identifiés par l'abbé Rousselot (cf. Rousselot et Laclotte 1913), mais qui ont le plus souvent été ignorés dans les recherches ultérieures.

Le lecteur comprendra donc pourquoi je ferai abstraction dans la section suivante des changements de timbre des voyelles oxytoniques, sauf devant les rhotiques où je serai bien obligé de m'aventurer, si je veux pouvoir traiter mon sujet.

34. Cf. Morin, Langlois et Varin 1990 pour une analyse semblable, originalement proposée par Rousselot, de la fermeture du [ɔ] en finale de mot en français moderne, qui fait intervenir la fermeture du [ɔ] final du singulier sur le modèle du [o(:)] du pluriel des noms et adjectifs tels que *sot* [sɔ] – *sots* [so(:)].

3 L'évolution des timbres des [A, E, Ø, O] oxytoniques devant r et des [A, E, Ø, O] paroxytoniques dans la norme parisienne

L'évolution libre³⁵ des timbres des voyelles toniques du français central depuis l'ancien français primitif s'est, dans l'ensemble, produite à l'intérieur de classes relativement circonscrites ; ainsi les voyelles moyennes non arrondies ont eu tendance à cantonner leur déplacement à cet espace, soit que les mi-fermées s'ouvrent (p. ex. $[\text{e}] > [\text{ɛ}]$), soit que les mi-ouvertes fassent l'inverse ($[\text{ɛ}] > [\text{e}]$). Je distinguerais ici les quatre classes suivantes : [A] , [E] , [Ø] et [O] , respectivement la classe des voyelles basses, des voyelles moyennes antérieures non-arrondies, des voyelles antérieures arrondies et des voyelles postérieures.

Plusieurs modèles ont été proposés pour rendre compte de l'évolution des timbres à l'intérieur de ces classes, que je ne pourrai pas examiner en détail ici³⁶. Les thèses dominantes attribuent l'évolution différente des longues et des brèves à l'effet assimilatoire des $[\text{z}]$ et $[\text{s}]$ qui les précédaient avant leur amuïssement préconsonantique (thèse de Joos 1952, reprise par Martinet 1955 : 245–246) ou à celui de leur continuateurs respectifs $[\text{h}]$ et $[\text{h}]$ pendant cet amuïssement (thèse de Straka 1981).

Ce n'est pas avant le dernier quart du XVII^e siècle cependant qu'une minorité de grammairiens mentionnent ces différences, d'abord pour les [O] , puis au XVIII^e siècle pour les [A] et/ou les [Ø] — la majorité des traités, cependant, ignore le débat (cf. Millet 1933)³⁷. De plus, il est souvent difficile d'interpréter la terminologie des différents grammairiens pour le timbre. En particulier, les [O] longs, comme celui de *côte*, sont le plus souvent décrits comme plus « ouverts » que les [O] brefs, comme celui de *cotte* — ce qui met à l'épreuve la sagacité des historiens de la langue (cf. Billy 2006).

La thèse de Fouché (1969 : 243) est celle qui se rapproche le plus de celle que défend Malcah Yaeger-Dror. Pour cet auteur, la durée agit spécifiquement sur les voyelles $[\text{a}]$ et

35. On appelle « conditionnées » les évolutions qui dépendent directement du contexte segmental, du type $[\text{e}_2] > [\text{ø}]$ au contact des labiales qui l'entourent, comme dans *veve* $[\text{'ve}_2\text{və}] > \text{veuve}$ $[\text{'vøvə}]$ et « libres » les autres.

36. Cf. Morin (1986) pour une discussion de la « loi de position » selon laquelle les voyelles moyennes auraient tendance à s'ouvrir ou à se fermer selon la nature de la syllabe où elles se trouvent (cette discussion devrait cependant être mise à jour pour refléter l'état présent des connaissances sur l'évolution des voyelles du français).

37. Fouché (1969 : 244) invoque, pour le XVI^e siècle, le témoignage isolé et malheureusement très limité de Plantin (1567) dans ses *Dialogues françois pour les jeunes enfans* notant qu'il « faut prononcer ouvertement $[\text{le a}]$ comme en ces mots *théâtre* et *âtre*, auxquels les vulgaires avoient acoustumé d'adjouter un *s* apres l'*a* » et n'exclut pas que la rétraction de [A] long puisse être beaucoup plus ancienne et remonter à l'époque médiévale. Un peu plus tard, cependant, le Parisien Henri Estienne, qui fait des observations très précises sur les timbres des [E] , et qui note en particulier que le $[\text{ɛ}]$ long est bien plus ouvert que le $[\text{ɛ}]$ bref, mentionne explicitement que les [A] ont partout le même timbre et se prononcent de la même manière, par ex., dans *âme* et *lame* (1582 :3 [1999 :277]).

[ɔ], provoquant la rétraction de la première et la fermeture de la seconde : [a:] > [ɑ:], [ɔ:] > [o:].

3.1 «E» oxytonique devant *r* et «E» paroxytonique

Nous examinerons l'évolution du timbre des voyelles moyennes en commençant par celles de la classe «E». Aucune des thèses rappelées ci-dessus, contrairement à celle de Malcah Yaeger-Dror, n'envisage que les voyelles «E» longues se soient fermées. La thèse de Joos et Martinet exige même, au contraire, qu'elles se soient ouvertes, ce qui est tout aussi problématique.

Les tableaux 3 à 5 ci-dessous, construits à partir des dictionnaires de Lanoue (1596) pour le XVI^e siècle et de Michaelis et Passy (1897) pour la fin du XIX^e, donnent un aperçu général de l'évolution du timbre de «E» oxytonique devant *r* et de «E» paroxytonique (j'ai aussi inclus dans ces tableaux quelques exemples de «E» oxytonique devant *l* et devant *r+Consonne* pour mieux illustrer l'évolution générale). Les voyelles «E» sont issues des trois monophthongues [e₁], [e₂] et [ɛ] de l'ancien français primitif, et des trois diphtongues [iɛ], [ai] et [ei] (cette dernière devenant le plus souvent [oi], écrit *oi*, puis [wɛ] et [wa] dans la norme, une évolution qui ne sera pas examinée ici).

3.1.1 Évolution des formes héréditaires

roman	ancien français primitif	moyen français	XVI ^e siècle	XIX ^e siècle	exemples
[ɛ] syllabe ouverte	[iɛr]	[iɛr]	[iɛr]	[iɛr]	<i>fier</i> (adj.)
				[iɛ]	<i>entier</i>
[a] syllabe ouverte après vélaire ou palatale		[iɛr] > [er]	[er]	[ɛr]	<i>cher</i>
				[e]	<i>berger</i>
[a] syllabe ouverte	[e ₁ r]	[er]	[er]		<i>chanter, laver</i>
			[er]		<i>mer, amer</i>
[e] syllabe fermée	[e ₂ r]	[ɛr]	[er]	[ɛr]	<i>vert</i>
[ɛ] syllabe fermée	[ɛr]				<i>fer, enfer, ver, nerf</i>
[ai] devant consonne	[ai ^r]	[ɛ + ?]			<i>éclair, flair, vair</i>

Tableau 3. «E» oxytonique devant [r] et [r]

Le timbre pris par les «E» oxytoniques devant *r* au XIX^e siècle dépend essentiellement du sort de la rhotique : timbre mi-fermé devant [r] faible amui, mi-ouvert devant [r] fort, y compris les cas relativement exceptionnels où un [r] fort a été substitué à un ancien [r] faible, comme il apparaît dans le tableau 3. Il n'y a aucun cas de fermeture de [ɛ]. On

notera que la substitution de [r] fort à [r] faible n'apparaît pas dans la langue de Lanoue pour les adjectifs *cher* et *fier* (cf. Morin 2005).

roman	ancien français primitif	moyen français	XVI ^e siècle	XIX ^e siècle	exemples
[ɛ] syllabe ouverte	[i̯ɛ]	[i̯ɛ]	[i̯ɛ]	[i̯ɛ(:)]	<i>miel, (il) emmielle</i> <i>niece, assiette,</i> <i>lumière, siège, fièvre</i>
			[i̯ɛ]		
[a] syllabe ouverte après vélaire ou palatale		[i̯ɛ] > [e]	[ɛ]	[ɛ(:)]	<i>échelle, gel</i> <i>chère, bergère,</i> <i>chèvre</i> <i>aile, sel</i> <i>père, grève, lèvre</i> <i>sèche, neige, treize</i> <i>nette, elle</i> <i>belle, bel</i> <i>traite, traire</i> <i>raide, emplette</i>
			[e]		
[a] syllabe ouverte	[e ₁]	[e]	[ɛ]		
			[e]		
[e] syllabe fermée	[e ₂]	[ɛ]	[ɛ]		
[ɛ] syllabe fermée	[ɛ]				
[ai̯] devant consonne	[ai̯]				
[ei̯] devant consonne	[ei̯]				

Tableau 4. 「E」 devant [l] final et 「E」 paroxytonique sans allongement médiéval

La durée à /la fin du XIX^e siècle est entièrement déterminée par la consonne finale — les voyelles sont longues devant [r, v, z, ʒ] et brèves autrement — et n'a pas servi de base de classement ici

Le tableau 4 rassemble les voyelles paroxytoniques 「E」 qui n'ont pas été affectées par les allongements médiévaux décrits dans la section § 2.2 ainsi que les 「E」 oxytoniques devant [l] final dont l'évolution est semblable. Ces voyelles, si elles n'étaient pas déjà ouvertes, vont finir par le devenir toutes. (Ceci est également vrai des 「E」 oxytoniques en *-er* du tableau 3, une régularité qui a motivé la formulation de la « loi de position » mentionnée plus tôt dans la note 36).

Au XVI^e siècle, l'ouverture n'est pas encore générale. Les reflets de [i̯ɛ] dans les paroxytons ont conservé leur timbre fermé dans la langue de Lanoue, sauf devant [l]. L'ouverture n'a pas encore affecté tous les reflets de [e₁] et [e₂]. Le timbre mi-fermé s'est conservé devant [r], devant les fricatives sonores [z, v, ʒ] et devant les palatales [ʃ, ʒ, ʎ]³⁸ (cf. Van den Bussche 1984, Morin 2009 : 2916b). Lanoue note exceptionnellement une mi-fermée *longue* dans les paroxytons *sève* ['se:və] et *vieille* ['vi̯e:ʎə].

38. La consonne [ʒ] qui entre dans les deux classes est issue de [dʒ] à une période qu'il est difficile d'établir, mais pas nécessairement en même temps que la simplification de [ts]. Les témoins du maintien de la fermée devant les fricatives des paroxytons sont surtout les reflets de [e₂] et [i̯ɛ], [e₁] ne s'étant pas développé dans ces contextes.

roman	ancien français primitif	moyen français	XVI ^e siècle	XIX ^e siècle	exemples
[ɛ] syllabe ouverte	[iē] + rə ə + [iē]	?	[iɛ:] [e:]	[iɛ:]	<i>pierre</i>
[a] syllabe ouverte	[e ₁] + zə	?			<i>chaire</i> <i>braise</i> <i>crête, crêpe,</i> <i>pêche</i> (< PĪSCĀT)
[e] syllabe fermée	[e ₂] + sC [e ₂] + rə				<i>erre</i>
<e> savant ancien	ə + [ɛ]?				<i>prêche, (il) empêche</i>
[ɛ] syll. fermée	[ɛ] + sə [ɛ] + sC ə + [ɛ] [ɛ] + rə	[ɛ:]	[ɛ:]	[ɛ:]	<i>cesse, presse</i> <i>fête, guêpe,</i> <i>pêche</i> (< PĒRSĪCĀM) <i>(il) scelle</i> <i>serre, terre</i>
[ai̯] devant consonne	[ai̯] + sC				<i>naître</i>
[ei̯] devant consonne	ə + [ei̯] [ei̯] + rə	?			<i>chaîne</i> <i>verre, tonnerre</i>
[a] + [i]	[a] + [i]	? + [i]	[ei̯]		<i>aide</i>
[e] + [i]	?	?	[ēi̯]		<i>traîne</i> <i>reine</i>

Tableau 5. «E» paroxytoniques dans les environnements médiévaux allongants

Le tableau 5 met en évidence l'évolution des voyelles «E» dans les environnements propices à la formation de voyelles longues médiévales. À la fin du XVI^e siècle, elles sont pratiquement toutes déjà ouvertes. La durée, cependant, n'a pas nécessairement été un facteur pertinent pour leur ouverture : les reflets de [e₂] se sont ouverts quelle que soit leur durée, qu'ils aient été brefs comme dans *nette* ['netə] < NĪTĪDĀM ou longs comme dans *crête* ['kre:tə] < CRĪSTĀM.

L'ouverture du reflet de afr. [iē] dans *pierre* ['piɛ:rə] au XVI^e siècle, comparée au maintien de la fermée de *lumière* [ly'mjɛrə] à la même époque, n'est pas nécessairement liée à la durée du premier, mais pourrait être associée à la nature de la rhotique suivante, en effet la combinaison ə+[iē] dans *chaire* < *cheiere* a donné une voyelle fermée [(i)ɛ:] devant [r] faible. L'ouverture de [e₂] dans *pêche* ['pɛ:ʃə] (< PĪSCĀT) mais non dans *sèche* ['seʃə] (< SĪCĀM) pourrait provenir des structures syllabiques différentes avant l'amuïssement du s préconsonantique.

Le tableau 5 inclut aussi des formes où un «E» moderne est issu de la contraction d'un [a] primitif, ou exceptionnellement d'un [e], avec [i], comme dans *traîne* ['trɛ̃:ɪnə] < afr. [tra'inə]. La contraction de [a]+[i] est irrégulière dans la langue. C'est ainsi que Lanoue notait encore *trahistre* [tra'i:trə] 'traître' sans contraction, et qu'au milieu du XX^e siècle, on

pouvait encore entendre la suite dissyllabique [a.i] dans les mots [ai'de] 'aider' et [a'id] de '(j')aide' à moins de 30km de Notre-Dame de Paris (Fondet 1980 : 466) et au Québec. Dans la langue de Lanoue le résultat normal de cette contraction est une diphtongue longue [e:i] ([ē:i] devant nasale) avec un noyau vocalique fermé qui provient très certainement d'une assimilation au [i] (ou au [i̯], le cas échéant) qui suit.

3.1.2 Les voyelles 'E' dans les mots savants

À ces voyelles héréditaires sont venues s'ajouter un grand nombre d'autres à la faveur d'emprunts savants au latin et, par l'intermédiaire du latin, au grec. À partir du moyen français, le <e> graphique des mots savants est lu [e:] dans la terminaison *-ese*, comme dans *diocèse*, et sinon [e] dans les autres syllabes graphiques ouvertes, comme *prophète*, *intermède*, *sincère* ou *collège*.

La terminaison demi-savante *-aire* (adaptée de -ARĪŪM), par contre, semble avoir fait l'objet de traitements différents plus difficiles à expliquer. Le tableau 6 illustre la variation de la prononciation des toniques des terminaisons *-aire*, *-(i)ère* et *-(i)erre* dans les œuvres en orthographe réformée de Meigret (1550), de Peletier (1554, 1555, 1581), de Ramus (1572) et dans le dictionnaire de rimes de La Noue (1596).

		Meigret	Peletier	Lanoue	Ramus
<i>-aire héred.</i>	<i>faire</i>	ε:	ě	ě	e'
	<i>aire</i>	—	ě	ě	—
	<i>traire, plaire</i>	ε:	ě	ě	e'
<i>-aire savant</i>	<i>contraire, grammaire</i>	ε:	ě	ě	e'
<i>-aire /g-</i>	<i>guère, naguère</i>	ĭě ~ ě	ě	ě	e'
<i>-ere héred.</i>	<i>frère, mère, père</i>	ě	ě	ě	e' ~ e
	<i>ils chantèrent</i>	ě	ě	—	e'
<i>reconstruit</i>	<i>il espère</i>	ě	ě	ě	e'
<i>-ere savant</i>	<i>caractère, colère, sévère</i>	ě (~ ě)	ě	ě	—
<i>-iere</i>	<i>manière</i>	ĭě	ĭě	ĭě	ĭe'
<i>-erre</i>	<i>terre, guerre</i>	ε	ε:	ε:	e'
<i>-ierre</i>	<i>Pierre, pierre, lierre</i>	ĭε	ĭε:	ĭε:	ĭe'
<i>-ier + C</i>	<i>tierce, vierge, (il) quiert</i>	ĭě	ĭě	ĭě	ĭe'

Tableau 6. Les variantes régionales de tonique de la terminaison *-aire* au XVI^e siècle
L'aperture est signalée par le grisé et la durée par l'intensité du grisé

La variation qu'on y observe (cf. le tableau 6) reflète l'hétérogénéité des usages de grammairiens du XVI^e siècle, qui ne sont pas tous également représentatifs des usages normés. Il ne fait pas de doute, par exemple, que la langue décrite par Meigret est marquée

de régionalismes lyonnais (cf. Shipman 1953). Le timbre [ɛ] qu'il enregistre pour la tonique qui rend le «e» des mots savants, comme dans *colère*, est caractéristique de la France méridionale (cf. Hermans 1985 : 116). La longueur de la voyelle issue de la diphtongue *ai* dans *faire*, *traire* et *taire*, et inversement la bréveté de la voyelle devant le continuateur de [rr] roman géminé³⁹, comme dans *terre* et *pierre*, sont très certainement aussi des traits régionaux (cf. Morin 2003 : 132 pour la bréveté attendue devant les géminées romanes des parlers francoprovençaux).

La graphie de Ramus, par contre, est révélatrice des français régionaux de Picardie. En particulier, ce dernier ne note jamais de durée. Il transcrit les toniques de toutes les terminaisons de ce tableau avec la lettre «e» (notant probablement une voyelle mi-ouverte), à l'exception du *-ere* héréditaire de *père*, *mère* et *frère* pour lesquels il hésite entre les lettres «e» et «e» (la dernière notant certainement un [e] fermé, qu'il utilise aussi pour les infinitifs *-er* et les participes passés *-é*, par exemple).

Les témoignages de Peletier et de Lanoue sont en général plus conformes à la norme parisienne telle qu'on peut la reconstruire, bien qu'on y trouve parfois des traits de l'ouest de la France. Le premier hésite entre [e] et [ɛ] pour *-aire* héréditaire, et utilise régulièrement [e] pour la terminaison *-aire* demi-savante. Le second a [ɛ] dans tous les cas. On notera aussi la fermeture de la diphtongue étymologique *ai* de *guère* et de son dérivé *naguère*, où l'on pourrait voir l'effet de la consonne vélaire précédente (qui n'affecte cependant pas la voyelle longue de *guerre*).

3.1.3 La variabilité de «E» paroxytonique entre le XVI^e et le XIX^e siècle

La discussion précédente montre que la durée médiévale n'a eu aucun effet à long terme sur l'évolution des timbres des «E» paroxytoniques dans la norme. Ces voyelles, longues ou brèves, ont toutes eu tendance à s'ouvrir devant consonne. Les correspondances présentées dans les tableaux précédents ne permettent cependant pas de voir si cette ouverture n'aurait pas été précédée d'une phase de fermeture après le XVI^e siècle, comme le voudrait la thèse de Malcah Yaeger.

On peut certainement exclure cette hypothèse pour les «E» paroxytoniques longs médiévaux. Pendant toute la période qui s'étend du XVI^e au XX^e siècle, les grammairiens les décrivent uniformément comme des voyelles ouvertes, ou même très ouvertes. Leurs témoignages concordent moins pour les «E» paroxytoniques qui se sont allongés devant [r, v, z, ʒ] après le XVI^e siècle (cf. § 2.4) ou qui étaient déjà longs à cette époque devant [z] dans les mots savants. Dans ce cas, la norme connaît une véritable fluctuation entre les timbres [e] mi-

39. Meigret n'indique pas systématiquement la durée vocalique dans sa graphie : on ne peut donc totalement exclure que l'absence de marque de durée dans ces mots soit une simple omission, voulue ou non, devant le digraphe «rr». Il est significatif, cependant, que contrairement à Peletier, il ne mentionne jamais la longueur des voyelles devant «rr» dans la description de son système orthographique.

fermé et [ɛ] mi-ouvert. Cette fluctuation, cependant, se limite aux mots dont la tonique avait un timbre [e] fermé dans la norme du XVI^e siècle, soit dans des mots héréditaires *père*, *bergère*, *grève*, *fièvre*, *treize*, *neige* et *siège* (cf. tableau 4), soit dans des mots savants, comme *sincère*, *diocèse* et *collège*, soit encore dans les terminaisons *-aire* dont le timbre était déjà fluctuant.

Tous les [e:] paroxytoniques fermés longs devant [r], [v], [z] et [ʒ], relevés par Hindret (1696), par exemple, avaient déjà ce timbre au XVI^e siècle, comme dans les mots suivants (donnés ici avec la graphie de l'auteur) : *père*, *mère*, *frère*, *je considère*, *severe*, *misère*, *monastère*, *colère*, *galère*, *artère* (pp. 383, 431–432, 486), *fève* (pp. 434, 678), *treze* (pp. 491, 620, 636), *j'assiège*, *liège*, *piège*, *siège*, *collège*, *privilège*, *sacrilège*, *sortilège* (pp. 383, 467, 485–486, 663). Ce même auteur enregistre la variation dans la norme entre les timbres [e] et [ɛ] des terminaisons savantes *-aire*, comme dans les mots *dictionnaire*, *notaire*, *mousquetaire*,⁴⁰ mais n'admet pour cette même norme que le timbre [ɛ] dans les mots héréditaires *plaire*, *faire* ou *affaire* (pp. 263–264).

On en conclut que ces voyelles ont conservé un ancien timbre fermé qu'elles avaient au XVI^e siècle, non qu'elles se sont fermées sous l'effet de la durée. On remarquera cependant, qu'il semble bien y avoir un lien entre leur timbre et la durée, dans ce sens que ce sont les [e] fermés qui étaient longs devant [z] au XVI^e siècle, ou qui le sont devenus devant [r] (< [r]), [v], [z] et [ʒ] qui ont conservé ce timbre le plus longtemps. Les [e] paroxytoniques fermés brefs qui n'ont pas été allongés, soit dans les mots héréditaires comme dans *nièce*, *assiette*, *sèche* (cf. tableau 4), soit dans les mots savants comme *prophète* ou *intermède*, se sont ouverts dans la norme beaucoup plus rapidement que ces premiers.

3.2 「A, O, Ø」oxytoniques devant r et 「A, O, Ø」paroxytoniques

Si la durée n'a eu aucun effet sur le timbre des voyelles 「E」 dans la norme parisienne, les chercheurs n'ont pas manqué de relever qu'il y a, au contraire, une forte corrélation entre le timbre et la durée pour les voyelles toniques 「A」, 「O」 et 「Ø」, au moins celles des paroxytons, car les oxytons ont été l'objet de nombreuses régularisations morphologiques⁴¹ qui ont profondément modifié la distribution originale du timbres des toniques. Je m'écarterai un peu des objectifs directs de ce travail en examinant aussi brièvement l'évolution des 「A」 toniques, une démarche essentielle pour comprendre les sources des changements de timbre.

C'est dans le travail de Fouché (1969 : 243–246) qu'on trouve les observations les plus précises. Pour ce chercheur, la durée est directement responsable de la rétraction de [a] (qu'il fait remonter au XVI^e siècle ou à une période antérieure, cf. note 37) et de la fermeture de [ɔ] ; il ne discute pas spécifiquement de 「Ø」. Notant que ces deux changements

40. Il condamne cependant le timbre [e] fermé dans *grammaire* pour éviter l'homophonie avec *grand-mère* (noter que la voyelle de la première syllabe est également nasale dans les deux mots).

41. Ou des lois de « position » pour certains chercheurs.

ne s'étendent pas aux [⌈]A[⌋] et [⌈]O[⌋] paroxytoniques allongés à partir du XVII^e siècle devant [r], [v] et [ʒ], comme dans *avare, encore, bave, (il) innove, sage, loge*, le chercheur conclut que la rétraction de [⌈]A[⌋] et la fermeture de [⌈]O[⌋] doivent nécessairement être antérieures à la dernière phase d'allongement — on ne pourrait exclure cependant que les deux changements se soient produits simultanément et que, par exemple, [ɔ:ʒ] évolue vers [o:ʒ] dans *sauge*, en même temps que [ɔʒ] passe à [ɔ:ʒ] dans *loge*.

Le tableau 7 résume l'évolution probable des timbres des voyelles [⌈]A[⌋] dans les paroxytons et devant *r* final, en adoptant le témoignage de Henri Estienne (1582) sur l'absence de rétraction de [⌈]A[⌋] long à la fin du XVI^e siècle dans la norme parisienne.

roman	ancien français primitif	moyen français	XVI ^e siècle	XVIII ^e -XIX ^e siècles	exemples
[a] syllabe fermée	[a]	[a]	[a]	[a]	<i>patte</i>
	[a] + ɕʒə			[a:]	<i>page</i>
	*[a] + və				<i>bave</i>
	[a] + r(C)			[a:]/?[ɑ:]	<i>char, part</i>
	*[a] + re	<i>tare</i>			
	[a] + rə	?	[ɑ:]	<i>rare</i>	
	[a] + NNə			<i>barre</i>	
	[a] + sə	[a:]		<i>pâte, manne</i>	
	[a] + sC			<i>châsse, basse</i>	
	ə + [a]			<i>pâte</i>	
[a] + ʎə	<i>âge</i>				
	?		<i>paille</i>		
*	*-as			[ɑ:s]	<i>atlas</i>

Tableau 7. [⌈]A[⌋] paroxytonique, [⌈]A[⌋] oxytonique devant *r*, et terminaison savante *-as*

La rubrique [a] roman en syllabe fermée inclut aussi les [a] romans paroxytoniques à la source de mots comme *village* ou *image*.

L'astérisque devant les formes phonétiques note d'une part des combinaisons non héréditaires probablement absentes de l'ancien français primitif et d'autre part pour *-as, les mots savants dont la prononciation moderne reflète l'enseignement du latin à partir du XVIII^e siècle.

C se lit « consonne » et N « sonante [n], [m] ou [l] »

Cette présentation fait voir que les voyelles toniques [⌈]A[⌋] ayant acquis le timbre [ɑ] sont typiquement celles qui étaient longues au XVI^e siècle⁴². La fission de la terminaison *[a]+re en deux groupes — un minoritaire avec une voyelle longue (puis postérieure) comme dans *rare*, l'autre majoritaire qui conserve son articulation antérieure comme dans *tare* — n'est

42. On ne retiendra pas la thèse de Martinet (1962) voulant que [⌈]A[⌋] long devant les anciens [r] forts ait acquis une articulation postérieure par assimilation à la variante dorsale de la rhotique forte. En effet, cette rétraction s'observe également dans les variétés de français ayant conservé l'articulation dentale de cette rhotique.

pas uniforme et introduit une certaine variation dans les usages recommandés par différents grammairiens. Selon l'abbé Rousselot, cependant, la norme aurait admis, au moins au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'usage fluctuant des deux timbres [a] et [ɑ] devant [r] final pour les toniques ʽAʽ qui n'étaient pas encore longues au XVI^e siècle, comme dans les mots *char*, *part*, et *tare*, comme nous le verrons plus bas (§ 4.2).

On observe une fission comparable de ʽAʽ paroxytonique devant les obstruantes, surtout devant les labiales sonores [b] et [v] et particulièrement lorsqu'une liquide suit. Lanoue enregistre ainsi une voyelle longue dans *jaque* (vêtement < *Jacques*, cf. fr. mod. *jaquette*), *diable*, *fable*, *coupable*, (*il se*) *cabre*, *havre* (écrit *hâvre*), mais brève dans *flaque*, *table*, *sable*. L'allongement paroxytonique devant obstruante que ces données laissent entrevoir semble avoir toujours été relativement variable ; il est très mal connu et ne s'observe qu'avec la voyelle basse ʽAʽ.

L'évolution de ʽAʽ oxytonique devant *-rs* sera examinée plus bas avec celle des autres voyelles dans le même contexte. Notons que l'allongement général de ces voyelles au XVI^e siècle n'a laissé pratiquement aucune trace dans la langue moderne, sauf dans le composé *mardi* longtemps prononcé [mardi] dans la norme parisienne, avec le [ɑ] postérieur attendu du nom *Mars* [ma:r].

Finalement, il faut souligner que le timbre postérieur du ʽAʽ long dans les emprunts savants tardifs en *-as* [-ɑ:s] n'invalide pas la thèse de Fouché. La durée de la voyelle dans ces terminaisons n'est pas le résultat d'un allongement phonétique mais reflète la prononciation conventionnelle du latin telle qu'elle s'était fixée dans le nord de la France probablement à la fin du XVI^e siècle avec une voyelle longue dans ce contexte, qui s'est rétractée comme les autres ʽAʽ longs. Cette prononciation s'est conservée au moins jusqu'au début du XX^e siècle, comme l'observaient Barbeau et Rodhe (1930 : 330–332) qui notent *inuenias* [ēvenja:s], *bonas* [bɔna:s], *aetas* [eta:s], *liquidus* [likɥida:s], etc.

roman	ancien français primitif	moyen français	xvi ^e siècle	xviii ^e -xix ^e siècles	exemples	
[ɔ] syllabe fermée, [au̯] > [ɔ]	[ɔ]	[ɔ]	[ɔ]	[ɔ]	<i>motte, bosse</i>	
	[ɔ] + r			[ɔ:]	<i>trésor</i>	
	[ɔ] + rC				<i>port</i>	
	[ɔ] + ʁə				<i>loge</i>	
	*[ɔ] + və				<i>(il) innove</i>	
	[ɔ] + re				<i>encore</i>	
	[au̯] > [ɔ]	*[ɔ] + re	[ɔ:]		[o:]	<i>pore, pécore</i>
	[ɔ] + rə	[ɔ:]		[ɔ:]		<i>clorre (mfr. clorre)</i>
	[ɔ] + llə					<i>rôle</i>
	[ɔ] + sə					<i>fosse</i>
[ɔ] + sC	<i>côte</i>					
[al] dev. C	[a:u̯]	[ɛa:u̯]	[ɛɔ:]	<i>faute, épaule, mauve, sauge</i>		
[ɛl] dev. C	[ɛ:u̯]			<i>Beauce</i>		
*	*-os			[o:s] > [ɔs]	<i>tétanos</i>	

Tableau 8. ʰOʰ paroxytonique, ʰOʰ oxytoniques devant r, et terminaison savante -os
 L'astérisque devant les formes phonétiques note d'une part des combinaisons non héréditaires probablement absentes de l'ancien français primitif pour une partie du lexique et d'autre part dans *-os, les mots savants dont la prononciation moderne reflète l'enseignement du latin à partir du XVIII^e siècle.
 C se lit « consonne »

Le tableau 8 montre que les voyelles ʰOʰ ont essentiellement eu la même évolution que ʰAʰ, avec cette fois la fermeture des voyelles qui étaient longues au XVI^e siècle. La tonique des infinitifs de *clorre* et de ses dérivés, cependant, est restée ouverte [ɔ:]. Ceci s'explique peut-être par l'existence d'un doublet ancien *clorre* [klɔrə] avec une tonique brève. Il est aussi possible que la tonique de l'infinitif *clorre* — ainsi que les formes sans suffixe accentué, comme *(il) abhorre*, du verbe *abhorrer* — se soit d'abord fermées, et que des pressions analogiques distributionnelles aient fait passer le [o:] exceptionnel devant [r] final à [ɔ:]. C'est vers cette solution que semble s'orienter Thurot (1881 : 244 ; 1883 : 604) en se fondant cependant sur le seul témoignage explicite de Domergue à la fin du XVIII^e siècle, qui relève le timbre fermé de la tonique de *abhorre* dans la norme.

Quant à la terminaison des emprunts tardifs en -os, sa prononciation a certainement été influencée par les habitudes de lecture du latin, et secondairement du grec classique. L'abbé Rousselot (Rousselot et Laclotte 1913 : 134, 169) présente [-o:s] comme la prononciation normale qui aurait cependant tendance à devenir [-ɔs], comme cela s'est produit dans le mot héréditaire *os* [o:s] > [ɔs], tandis que Michaelis et Passy notent le plus souvent [-ɔ:s]. La prononciation [-o:s] s'explique peut-être aussi par la prononciation du grec classique dans l'enseignement français qui cherchait à reproduire les distinctions anciennes de durée. On aurait prononcé *o* et *ω* dans un premier temps respectivement [ɔ] et [ɔ:], puis à partir du

XVIII^e siècle [ɔ] et [o:], comme l'indiquent encore les transcriptions [antrop̄os] et [om̄ojos] des mots ἄνθρωπος et ὁμοίως données par Barbeau et Rodhe (1930 : 334) pour illustrer la prononciation française du grec classique à leur époque. La prononciation [ɔ:] de ω avec un voyelle ouverte longue notée par Michaelis et Passy correspondrait à une restitution plus conforme à la prononciation classique [ɔ:] du ω long grec, mal intégrée cependant au système phonologique français et s'abrégant rapidement en [ɔ] devant [-s] en finale de mot.

roman	ancien français primitif	moyen français	XVI ^e siècle	XVIII ^e -XIX ^e siècles	exemples
[ɔ] syllabe ouverte > [uē] [o] syllabe ouverte > [eu] ([e₂]) [u] > [y] > ([ø])	[uē]	[ø]	[ø]	[œ]	<i>meule</i> (MÖLĀM), <i>aveugle</i> <i>gueule</i>
	[eu]			[œ:]	<i>cœur, sœur</i> <i>fleur</i> <i>neuve</i> <i>fleuve</i> <i>veuve</i> <i>(qu'il) meure</i> <i>heure</i> <i>peur</i> <i>beurre</i>
	[uē] + r [eu] + r				
	[uē] + və [eu] + və v + [e₂] + və [uē] + rə [eu] + rə ə + [eu] + r [y] + rə ə + [y]				
[el] dev. C	[e:u]	[ø:]	[ø:]	[ø:]	<i>jeûne</i> <i>meule</i> (MĒTŪLĀM), <i>feutre, veule</i>

Tableau 9. « Ø » paroxytonique et « Ø » oxytonique devant *r*

Les sources romanes entre parenthèses notent des évolutions contextuelles ou relativement exceptionnelles : [e] pour afr. *veve* > *veuve*, et [u] > [y] > [ø] pour afr. *burre* > *beurre*.

Le symbole « Ø » est une notation arbitraire de la voyelle moyenne antérieure arrondie dont on ignore le timbre.

C se lit « consonne »

L'évolution de « Ø » est parallèle à celle de « O ». Dans le tableau 9, le symbole « Ø » est utilisé lorsqu'on ignore la valeur phonétique précise de « Ø » (cf. Morin 1995). Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que l'on commence à distinguer deux timbres (Millet 1933 : 59). Les toniques fermées des paroxytons reflètent typiquement des voyelles qui étaient longues au XVI^e siècle. Dans ce cas aussi, on note une forme exceptionnelle devant [r] : *beurre*, avec une voyelle longue au XVI^e siècle et un timbre ouvert à la fin du XIX^e siècle. Comme dans le cas de *clorre*, une analogie distributionnelle a pu intervenir, puisqu'il s'agit du seul mot de la langue moderne dont la tonique reflète un « Ø » tonique long médiéval devant [rə] (pour les reflets de *feurre* 'fourrage' dans les parlers ruraux de la région parisienne, cf. § 4.2).

Il faut aussi signaler que les $\text{r}\emptyset\text{r}$ oxytoniques médiévaux longs, comme dans *malheur* < afr. *mal ěur* [mal e'yr] et *peur* < afr. *pěur* [pə'eʊr], se sont abrégés dans la norme et ont évolué comme les anciennes brèves de *fleur* et *chaleur*. La terminaison -ĀTŌRĒM devenue -ěeur [-ə'eʊr] > [-'ø:r] avec une voyelle longue a évolué dans la norme comme celle de *peur*, par ex. dans *chasseur* < afr. *chassěeur*. Dans la langue ordinaire, cependant, la durée s'est conservée, ce qui a permis son rapprochement avec la terminaison -eux [-'ø:s] < [-'eʊs] < -ŌSŪM dont le [-s] final s'est amui dans les mêmes conditions que [-r].

3.3 Évolution des timbres devant -rs en final de mot

Les informations manquent cruellement pour établir l'évolution du timbre des oxytoniques rA , rO , $\text{r}\emptyset$ suivies de -rs. Elles étaient longues au XVI^e siècle, et l'on s'attendrait à ce que cette durée transparaisse dans leur timbre à la fin du XIX^e siècle, au moins pour la voyelle rA dont le timbre [a] s'est bien conservé ailleurs devant r, comme dans la terminaison -arre.

Le seul témoignage pertinent que j'ai pu relever est celui de Restaut ou de son réviseur Laurent-Étienne Rondet dans la préface du *Traité de l'orthographe françoise* pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle (Restaut 1775). Le préfacier note longues les voyelles $\text{r}\emptyset\text{r}$ devant -re et -rs. L'allongement des paroxytoniques devant -re est relativement tardif (§ 2.4) et l'on ne s'étonnera pas qu'il n'ait pas eu d'effet sur leur timbre, conformément à la thèse de Fouché. Le préfacier observe ainsi l'invariance du timbre (qu'il appelle « son » dans la citation suivante) du $\text{r}\emptyset\text{r}$ paroxytonique long de l'adjectif féminin *majeure* comme on s'y attendait, mais aussi pour le $\text{r}\emptyset\text{r}$ oxytonique long du nom pluriel *odeurs*. Ce $\text{r}\emptyset\text{r}$, dit-il, est « bref au singulier dans *Odeur*, long au pluriel, sans néanmoins changer de son, *Odeurs* » [contrairement à la voyelle longue de « *Meûle & Veûle* » qu'il vient juste de citer, dont le timbre est différent de celui de la brève], il est aussi « long en difant : *Cette fille est majeure* : & néanmoins le son est encore le même » (Restaut 1775 : xxxii). Il ne se prononce malheureusement pas sur le « son » de la voyelle de *beurre* (et ne mentionne ni la durée, ni le timbre des terminaisons -ars et -ors).

Il est possible que comme les voyelles oxytoniques devenues finales de mot après l'amuissement des consonnes finales, celles qui étaient suivies de -rs, dans les terminaisons du type -ars (-arts, -arcs...), -ors (-orts, corps...) ou -eurs ont été soumises à des régularisations morphologiques, peut-être même à plusieurs reprises, dont il est difficile de retrouver les étapes intermédiaires. Le seul indice d'un tel changement dans la norme est la prononciation *mardi* [mar'di], ainsi que nous avons vu, avec un [a] postérieur dans la première syllabe relevé en particulier par Michaelis et Passy⁴³, si l'on admet que sa première syllabe reflète l'ancienne prononciation de *Mars*. Des reflets de cette durée pourraient cependant s'être mieux conservés dans d'autres parlers gallo-romans, comme nous allons voir.

43. J'ai encore pu l'observer dans des usages parisiens à la fin du XX^e siècle.

4 L'évolution des timbres des ^ɾA, E, Ø, O^ɾ oxytoniques devant *r* et de ^ɾE^ɾ paroxytoniques dans les parlers d'oïl centraux

Cette section examine, avec beaucoup moins de détails car la documentation est très lacunaire, l'évolution des mêmes voyelles dans les parlers d'oïl centraux, dont on peut supposer qu'ils partagent un nombre important des sources médiévales de durée vocalique décrites dans la section 2.2. Nous écartons donc les parlers orientaux (wallons, lorrains) dont l'évolution du système vocalique est radicalement différente de ce point de vue, les parlers picards dont la plupart avait perdu les oppositions de durées dès le XVI^e siècle, si jamais ils les avaient antérieurement acquises (cf. Morin et Dagenais 1988) et les parlers poitevins qui semblent également éloignés.

4.1 ^ɾE^ɾ paroxytonique

L'évolution des ^ɾE^ɾ longs dans les usages dialectaux ou régionaux du français peut être radicalement différente de celle du français standard. On observe dans certains de ces parlers une « convergence fermante » des ^ɾE^ɾ paroxytoniques longs, où les [e:] ouverts longs se sont fermés et les [e:] fermés longs ont conservé leur aperture⁴⁴.

Les données de l'ALF (cf. Morin 1996 : 248–249, cartes 1 et 2) montrent que les continuateurs du [e] paroxytonique de l'ancien français après l'amuïssement de *s* préconsonantique comme dans *fête* (ALF 556) et *tête* (ALF 1300) ont presque partout le timbre [e] fermé. En dehors de la région parisienne, ce n'est qu'en Picardie que l'on retrouve régulièrement le timbre [e] ouvert de la norme. En comparaison, le reflet monophongué de la diphtongue ancienne [ei] dans le mot *raide* — qui n'a pas été allongé — apparaît le plus souvent avec le timbre mi-ouvert [e] dans la même enquête (ALF 1128)⁴⁵.

La durée est aussi responsable du maintien du timbre mi-fermé des continuateurs du [e₂] paroxytonique de l'ancien français dans les parlers d'oïl centraux⁴⁶. Ceux-ci ont très

44. Les convergences des timbres des voyelles ^ɾE^ɾ, aussi bien les longues que les brèves, varient beaucoup selon les dialectes gallo-romans d'oïl et les français régionaux. Les travaux de Van den Bussche (1984) montrent que dès le XII^e siècle, les rimes des œuvres en vers peuvent être relativement conventionnelles et ne reflètent pas toujours l'évolution phonétique des dialectes parlés dans les régions où ils ont été écrits. Il est donc très difficile d'en proposer une chronologie fiable.

45. Il n'existe pratiquement pas de continuateurs brefs des [e] paroxytoniques de l'ancien français devant une occlusive sourde ; ceux des diphtongues [ai] dans le même contexte sont plus fréquents, mais aucun n'est représenté dans l'ALF.

46. Pour les fins de comparaison, il faut exclure les régions du bassin de la Loire et celles qui sont situées plus au sud, où [e₂] a souvent conservé son timbre fermé, même lorsqu'il est resté bref, et celles de l'Est où il est souvent devenu [a], [ɑ], [ɔ] ou [o].

souvent conservé leur timbre devant un *s* préconsonantique maintenant amuï, comme dans *crête* (ALF 351) et *grêle* (ALF 667). Inversement, ceux qui sont restés brefs se sont ouverts jusqu'à [ɛ], comme dans la terminaison *-ette* (ALF 35 *allumette*, 123 *brouette*, 177 *belette*, etc.)⁴⁷. On ne s'étonnera pas que les [e₁], [e₂] et [iē] paroxytoniques aient aussi très souvent conservé leur timbre mi-fermé devant [r, v, z, ʒ] dans ces mêmes régions (ALF 1003 *père*, 779 *litière*, 765 *lèvre*⁴⁸, 169 *braise*, 1105 *punaise*, 1328 *treize*, 903 *la neige*, 1013 *piège*) ainsi que dans le mot *vieille* (ALF 1390). (L'analyse de l'évolution de ^ɾE^ɾ tonique devant *r* sera reprise dans la section suivante.)

La convergence fermante des ^ɾE^ɾ paroxytoniques longs s'étend jusqu'au voisinage de Paris, où on pouvait encore en voir les résultats au XX^e siècle. La proportion de voyelles longues mi-fermées est relativement élevée dans trois des quatre points d'enquête de l'ALF les plus proches de Paris : Gommecourt (70 km), Le Plessis-Robinson (anciennement Le Plessis-Piquet, 17 km) et Ormoy-la-Rivière (40 km), où l'on a interrogé des témoins ruraux. Les réponses du témoin de Sartrouville (20 km) sont plus proches de la norme et reflètent probablement plus son appartenance de classe que de véritables différences régionales (le témoin est présenté comme géomètre, profession libérale qui a toujours été l'apanage de la bonne bourgeoisie, car les auteurs l'auraient précisé s'il ne s'était agi que d'un simple ouvrier géomètre). Passy (1891 : 13) inclut parmi les caractéristiques du parler de Sainte-Gemme (30 km à l'ouest de Paris) l'utilisation du [e:] long à la place du [ɛ:] de la norme et donne comme exemples *tête* et *laisse*. Dans une enquête faite dans les années 1970, Claire Fondet (1980 : 626) relève encore ce trait dans ces mots comme *fête*, *tempête*, *faîte*, *même*, *-ième* (*deuxième*, *quatrième*...) et *laisse*, dans le sud de l'Essonne et dans les régions avoisinantes, ce qui recoupe les observations de l'ALF⁴⁹.

La convergence fermante des ^ɾE^ɾ paroxytoniques longs est probablement ancienne. Le timbre fermé des ^ɾE^ɾ longs a été noté dans les parlers bas normands au XVI^e siècle et critiqué par les puristes (Thurot 1881 : 62). Ceci met sérieusement en question les thèses de Joos, de Martinet et de Straka. Il est difficile de croire que c'est la nature spécifique du *s* préconsonantique — ou de son avatar affaibli peu avant sa fusion complète avec la voyelle précédente — qui est seule responsable de la trajectoire suivie par les voyelles ^ɾE^ɾ, ^ɾO^ɾ et ^ɾA^ɾ dans l'espace vocalique, à moins de supposer des *s* dialectaux différents de ceux de la norme parisienne.

47. On observera aussi que la tonique *e* des mots savants comme *squelette* (ALF 1261), prononcée [e] au XVI^e siècle, s'est le plus souvent ouverte dans le tout le domaine d'oïl, sans prendre dans les parlers de l'Est les valeurs postérieures des continuateurs héréditaires du [e₂] de la terminaison *-ette* < -ĭttām.

48. Devant [v], cependant, [e₁] est souvent passé à [œ].

49. Les observations de Claire Fondet incluent aussi la rétention du timbre fermé du [e₂] de l'ancien français dans quelques mots : *mettre*, *blette*, *brèche*, *groseille*, *sec* — rétention qui n'avait jusqu'à présent été relevée de façon significative que dans des régions plus au sud ou à l'ouest de Paris. La distinction faite dans ce travail entre les reflets fermés de [e₂] et des reflets des anciens ^ɾE^ɾ longs est difficile à évaluer. La présentation laisse entendre que les reflets fermés de [e₂] bref ont la même durée que les reflets des anciens ^ɾE^ɾ longs, ce que ni la nature de l'enquête, ni l'analyse des données ne semblent pouvoir établir facilement, cependant.

4.2 L'évolution des «A, O, Ø, E» toniques devant *r*

Je n'examinerai que très brièvement l'évolution du timbre des «A, E, O, Ø» toniques qui sont maintenant suivis d'un [r] final dans les parlers d'oïl centraux les plus voisins de la région parisienne (cf. note 46).

Il faut noter au préalable que, même dans cet espace géographiquement restreint, la formation des classes «A, E, O, Ø» peut diverger profondément de celle des classes correspondantes de la norme parisienne. Le cas le plus connu est probablement celui du [ɔ] ouvert de l'ancien français primitif. Les reflets longs de cette voyelle rejoignent ceux du [o] fermé primitif pour donner la voyelle fermée [u] dans de nombreuses variétés du gallo-roman d'oïl. L'ALF relève ce timbre dans le sud de l'Île-de-France et dans l'Orléanais pour les mots *ôte* (impératif de *ôter*) (ALF 956), *bientôt* (ALF 132) et *grosse* (ALF 659). On observe, au contraire, dans le centre et le nord de l'Île-de-France, la Brie et la Champagne — des régions au contact des précédentes — que ces mêmes voyelles peuvent conserver leur articulation mi-ouverte dans les anciens paroxytons : *ôte* [ɔ:t], *grosse* [grɔ:s] .

Pour ce qui concerne plus spécifiquement l'évolution de ces voyelles toniques maintenant suivies d'un [r] final, on remarque qu'elles ont fréquemment acquis ou conservé les timbres [ɑ], [o], [ø] et [e]. En l'absence d'études précises sur ce sujet, on acceptera avec réserve mon examen rapide de l'ALF. Les timbres [ɑ], [o], [ø] semblent plus fréquents pour les voyelles dont la longueur remonte à l'époque médiévale (directement ou par analogie pour les formes verbales de la 1sg) : *je pars, mars, dehors, beurre, peur, ailleurs*⁵⁰ ainsi que dans *avare* dont la tonique était déjà classée parmi les longues dans le dictionnaire de Lanoue au XVI^e siècle. Ils sont un peu moins fréquents dans les autres paroxytons (*encore, heure*), et enfin bien moins fréquents encore dans les anciens oxytons (*lard, canard, renard, or, cor, mort, cœur, fleur, sœur, couleur*).

Les timbres des «E» toniques dans ces mêmes contextes dépendent beaucoup de leur source étymologique. Les reflets des [e₁] paroxytoniques (comme dans *père* ou *mère*) ont le plus souvent conservé leur timbre fermé dans l'ensemble du domaine d'oïl. Les reflets de la diphtongue [iē] (comme dans *litière*) le conservent aussi, mais dans une proportion plus réduite. C'est dans une proportion semblable que les anciens [ɛ] allongés (comme dans *terre*) et les reflets des anciennes diphtongues [ai̯] (comme dans *faire, taire*) se sont fermés. Le «E» oxytonique n'est pratiquement jamais devenu [e] fermé devant un [r] final, comme dans les mots *ver, hiver, fer* avec «E» < afr. [ɛ], *cher* avec «E» < afr. [iē], *amer* avec «E» < afr. [e₁], et moins souvent encore lorsque ce [r] était originalement suivi d'une consonne, comme dans *vert*. Enfin les reflets de la terminaison [-ierrə], comme dans *pierre*, ne se sont pratiquement jamais fermés.

50. On exclut cependant les noms d'agent en *-eur* dont l'évolution est complexe, comme nous avons vu, et les formes du pluriel, comme *morts*, qui peuvent avoir été régulièrement refaites sur celles du singulier.

Ces résultats globaux sont relativement difficiles à interpréter. Idéalement, il faudrait pouvoir examiner l'évolution de ces voyelles dans des domaines plus circonscrits et surtout disposer de descriptions plus précises réparties dans le temps. On dispose de quelques éléments sur la langue rurale des régions voisines de Paris et marginalement pour la langue populaire de Paris que j'ai rassemblés ci-dessous.

Les premières indications pour les ^ɾE^ɾ et les ^ɾO^ɾ apparaissent dans l'ouvrage d'Agnel :

[l]es paysans [de la région parisienne] donnent le son d'un *e* fermé (é) à toutes les syllabes finales des mots en *ère, ière, aire, erre, air, er, ere* : ainsi ils disent : *pér, mér, lumiér, fèr, tèt, ér, amér, clér*, pour *père, mère, lumière, faire, terre, aire, amer, clerc*. (Agnel 1855 : 12)

On n'accordera pas nécessairement une foi absolue aux généralisations faites par cet esprit curieux, mais il ne fait aucun doute qu'il a été sensible à la prononciation particulière de nombreux mots dans ces contextes. Dans sa présentation des « déformations » apportées aux ^ɾO^ɾ, il ne fait état que de la durée, mais il a probablement plus à l'esprit le timbre fermé — associé dans la norme parisienne aux voyelles qu'on écrit *ô* — que les différences de durée chronométrique devant [r] (cf. Durand 1936 : 256) :

la prononciation des mots terminés en *or, ors, ort* ou *ore* est toujours longue dans le langage rustique. Ainsi nos campagnards disent *ôr, trësôr, dehôrs, fôrt, transpôrt, j'ignôre* pour *or, trésor, dehors, transport, j'ignore*, etc. » (Agnel 1855 : 16)

Agnel ne mentionne cependant pas de divergence pour les toniques ^ɾA^ɾ et ^ɾO^ɾ⁵¹ dans les mêmes contextes. Ceci peut s'expliquer, au moins pour le ^ɾA^ɾ, par la conformité des usages ruraux avec certains usages légitimes de la norme parisienne. En effet, selon Rousselot et Laclotte, les mots se terminant par *-ar* (*car, char, par, brancard, placard...*) et par *-oir* (*choir, couloir, noir...*) ont une articulation postérieure [ɑ] « [p]our les personnes âgées à Paris et en général pour tout le monde en province » (Rousselot et Laclotte 1913 : 132). Ceci suggère que l'articulation postérieure [ɑ] de ^ɾA^ɾ devant [r] faisait encore partie des usages normés à Paris au milieu du XIX^e siècle, et ainsi pourquoi Agnel n'y avait pas trouvé matière à commentaire. Cette tolérance ne valait cependant pas pour les autres voyelles, comme le font valoir les deux auteurs : « dans certaines provinces, toutes les voyelles sont fermées devant *r*. On dit *kôr* [*c-à-d.* *kœ:r*] 'cœur', *ôr* [*c-à-d.* *or:r*] 'or'. Cette prononciation est tout à fait dialectale. » (*ibid.*).

Les observations de Marguerite Durand (1936 : 255–258) confirment que les reflets mi-fermés [o:] de ^ɾO^ɾ étaient encore très répandus dans le premier quart du XX^e siècle dans toutes les régions rurales entourant Paris dans la prononciation de l'adjectif masculin *fort* (son enquête n'inclut cependant pas d'autres voyelles dans ce contexte). Les relevés de Claire Fondet (1980 : 626–630, cc. 11.3, 27.9, 27.11) montrent que dans le sud de

51. Agnel, par contre, relève la généralisation du timbre [ɑ] des ^ɾA^ɾ en finale de mot, comme dans *il ira, contrat, plat, bras, rat* (p. 8), conformément au modèle proposé par Rousselot (Rousselot et Laclotte 1913 : 137–138), une généralisation qu'on observe aussi dans la langue populaire au Québec.

l'Essonne et dans les régions avoisinantes les toniques moyennes s'étaient généralement fermées ou étaient restées fermées, comme dans *père, faire, vert, beurre, feurre* 'fourrage', *heure, grandeur, sapeur, meilleur, chandeleur, encore, alors, mort, fort, (il) sort*. Pour ce qui est de la voyelle basse, cependant, bien que la dialectologue souligne la persistance des [ɑ:] postérieurs longs étymologiques dans de nombreuses positions du mots, elle n'en rapporte que deux exemples devant [r] final, *barre* et *rare* (p. 630), tous deux conformes à la norme. Et bien qu'elle ne le dise pas explicitement, il est vraisemblable que la voyelle est antérieure devant les autres [r] finals, comme elle le note parfois : *braillard* (p. 462), *hart* (c. 12.6).

Les observations de Passy à la fin du XIX^e siècle sur le parler de Sainte-Gemme à l'ouest de Paris sont très précieuses ; elles sont aussi conformes à celles que l'ALF a relevées près de Paris, mais valent pour un usage rural parlé aux portes de la capitale qui est dans l'ensemble moins éloigné de la norme que les précédents. Les voyelles moyennes y sont néanmoins mi-fermées dans les anciens paroxytons relevés par l'auteur : [ko:r] 'encore', [me:r] 'maire', [fe:r] 'faire'. Les voyelles basses se sont rétractées devant *r* simple dans [ma:r] 'mare' et [ra:r] 'rare', rejoignant ainsi celles qui étaient longues dans [ba:r] 'barre'. Il note aussi [ø] dans [sø:r] 'sœur'. Le [e₁] de l'ancien français a conservé son timbre dans [me:r] 'mère', [fre:r] 'frère'. Dans les anciens oxytons, les [∘]A et les [∘]E ont comme reflet commun la voyelle antérieure ouverte [æ] : [tæ:r] 'tard', [fæ:r] 'fer', [mæ:r] 'mer', et les [∘]O ont conservé leur timbre mi-ouvert [ɔ] : [kɔ:r] 'corps'. Passy s'attendait à observer un [e:] fermé non un [æ:] comme reflet du noyau syllabique de [i[∘]e] dans [pjæ:r] 'pierre' — qui correspond cependant tout à fait aux observations de l'ALF.

5 L'évolution des timbres de [∘]E paroxytonique long et de [∘]A, E, O, Ø devant *r* au Québec

Après ce long détour sur les sources et l'évolution d'une partie des voyelles longues du français, nous pouvons revenir à la problématique ayant motivé cette recherche. Je me contente ici d'évoquer des pistes de recherches.

5.1 L'évolution des timbres des [∘]E paroxytoniques longs

Dans le modèle d'évolution LYS-fr toutes les voyelles [∘]E longues issues des allongements médiévaux se seraient fermées jusqu'à l'étape mi-fermée [e:] avant d'inverser leur trajectoire, ce qui se serait produit au début du XX^e siècle dans le français du Québec. Nous avons vu que les bases empiriques de ce modèle n'étaient pas fondées. Néanmoins, la « convergence fermante » des [∘]E longs est bien attestée dans de nombreux dialectes du français et en particulier dans les régions d'origine des colons venus s'établir en Nouvelle-

France. On ne peut donc exclure que la langue au Québec ait connu une évolution de ce type, soit en France, avant la colonisation, soit sur les berges du Saint-Laurent.

Mes sondages dans le GPFQ et dans l'ALEC ne permettent cependant pas d'appuyer cette hypothèse, cf. Morin (1994b : 221–228, 1996 : 258–260) pour un premier sondage sur les formes suivantes de l'ALEC : *crête* (q. 599), *crêpe* (qq. 236, 526, 2077), *bête* (qq. 396, etc.⁵²), *tête* (qq. 133, etc.⁵³), *guêpe* (qq. 641, etc.⁵⁴), complétées ici avec celles de *presse* (q. 820), *graisse* (qq. 580, 585), *fraise* (q. 1660), *terre* (qq. 753, 1553, 1660, les occurrences de ce mot sont cependant relativement peu nombreuses). On ne trouve qu'un nombre non significatif de formes ayant la mi-fermée [e:] comme reflet d'un ʔEʔ paroxytonique long⁵⁵. L'évolution d'ensemble de ces mots présuppose l'adoption relativement ancienne de la norme parisienne et une évolution relativement parallèle à celle-ci. Les seuls mots avec une proportion significative d'occurrences de [e:] sont *guêpe* et *guêtre*, où l'on peut certainement voir l'influence du [g] précédent (sans exclure aussi celle de l'anglais *gaiters* pour ce dernier, cf. Rivard 1914 : 157).

Malcah Yaeger-Dror fait néanmoins régulièrement état dans ses tableaux d'une gamme de réalisation variable des timbres des continuateurs du ʔEʔ longs, allant de [e] fermé à [æ] ou à [a] (Yaeger-Dror et Kemp 1992 : 258, Yaeger-Dror 1994 : 276, 1996 : 266) où figurent des exemples comme *bête*, *baisse* et *terre* transcrits [te:⁽ⁱ⁾t], [be:⁽ⁱ⁾s] et [te:⁽ⁱ⁾r]. On est en droit de se demander si ces symboles représentent des valeurs phonétiques précises ou n'indiquent, le cas échéant, que des valeurs limites à l'intérieur du nuage de dispersion caractéristique de toutes les productions en langue spontanée. C'est ce qu'on doit conclure de l'analyse quantitative du corpus qui montre que les réalisations fermées n'apparaissent de façon significative que dans l'usage d'un groupe restreint de témoins conservateurs pour des mots dont la tonique avaient déjà pratiquement toujours ce timbre au XVI^e siècle, comme *père*, *bière*, et *collège* (la seule exception étant *guerre*, où la fermeture est très probablement liée à la consonne [g]). On n'a donc aucune raison de croire que les transcriptions [e:⁽ⁱ⁾] dans *bête*, *baisse*, *terre*, etc. ne notent autre chose que des valeurs limites non représentatives⁵⁶.

5.2 L'évolution des timbres des toniques ʔA, O, Ø, Eʔ devant r au Québec

L'évolution des timbres des toniques ʔA, O, Ø, Eʔ devant r par contre laisse voir certaines différences significatives pour ʔO, Øʔ avec les usages normés correspondants de la capitale française.

52. Qq. 396, 418, 425, 461, 473, 487, 587, 594, 710, 1548, 1558, 1587, 2009.

53. Qq. 133, 403, 720, 900, 1311, 1839, 2084, 2085.

54. Qq. 641, 646, 1269, 1567, 1975.

55. À noter cependant la fréquence élevée du timbre [e] fermé aux points 74, 75, 76 (Rigaud, Saint-Zotique, Saint-Anicet) près de la frontière américaine, qui mérite certainement une explication.

56. Rappelons que ces mêmes tableaux incluent aussi des notations aussi suspectes que la voyelle fermée longue [o:] pour *bosse* (Yaeger-Dror 1994 : 271).

5.2.1 Évolution de ^ʀA^ʀ

Les reflets de ^ʀA^ʀ ont systématiquement une articulation postérieure devant [r] : [ɑ:], ou plus souvent [ɔ:], parfois diphtonguée, dans *avare* (qq. 252, 2282), *mare* (qq. 696a, 1229x, 1243x, 2310), *mars* (q. 1697), *char* (q. 1136), *lard* (qq. 534a, 572). Nous avons vu que cette prononciation a probablement été fréquente dans les usages parisiens du XIX^e siècle sans y être stigmatisée, mais qu'elle n'avait pas été entérinée par les grammairiens⁵⁷.

5.2.2 Évolution de ^ʀø, O^ʀ

Les résultats pour ^ʀø, O^ʀ sont dans l'ensemble semblables à ceux qu'on observe dans la norme parisienne. Les timbres sont en général ouverts pour les voyelles qui étaient brèves au XVI^e siècle, aussi bien dans les paroxytons comme *accore*⁵⁸ 'berge d'une rivière' (q. 1352), *taure* (qq. 506, 507), *heure* (qq. 1706, 1718), que les oxytons comme *bord/rebord* (qq. 12, 386, 731, 1022, 1236, 1266, 1352), *mort* (qq. 1163, 1184, 1270b, 1896, 1902, 2266), *fleur* 'farine' (q. 875c). Ils sont aussi ouverts dans les oxytons se terminant par *-rs*, dont la voyelle longue a fini par s'aligner, comme nous l'avons vu, sur celle des terminaisons correspondantes en *-r* avec une voyelle brève. Ils ont donc ainsi un timbre ouvert : *dehors* (q. 1843), *mors* (431), *ailleurs* (qq. 44x, 129x, 864x, 2310) et le nom pluriel *pleurs* (q. 1826).

La paroxytonique brève de l'adverbe *encore* a cependant eu un cheminement différent. Il est malheureusement mal représenté dans l'ALEC, avec seulement 21 attestations, dont 10 avec une voyelle mi-fermée (qq. 198, etc.⁵⁹) ; c'est aussi [ãko:r] qu'enregistre le GPFC.

Ce sont pour les reflets des ^ʀø, O^ʀ toniques longs que les différences avec la norme parisienne sont les plus significatives. Les ^ʀø, O^ʀ paroxytoniques longs de *beurre* (q. 346) et de *clore / éclore* (qq. 615s, 993, 1007, 1011a, 1607, 2213s) ont les timbres fermés [ø] et [o]. Nous avons vu que Thurot admet une fermeture des reflets longs de ^ʀO^ʀ dans ce contexte (ci-dessus § 3.2), qu'on peut probablement généraliser à ^ʀø^ʀ. On trouve le même timbre fermé [ø] pour le reflet du ^ʀø^ʀ oxytonique long de *peur* (qq. 417, 2173) < afr.

57. L'ALEC (q. 299) relève aussi beaucoup de fluctuation entre les articulations antérieure et postérieure des reflets de ^ʀA^ʀ devant [ʒ], comme dans *lavage* (q. 299), essentiellement dans la moitié sud de la vallée du Saint-Laurent. Ce timbre n'apparaît pas dans les enquêtes de l'ALF en dehors du domaine picard. Dumas (1987 : 139) la relève aussi à Montréal — ainsi que son extension aux ^ʀA^ʀ devant [v], une extension qui est à peine esquissée dans l'ALEC (cf. *cave*, qq. 115, 116).

58. Les mots *accore* et *taure* n'apparaissent pas dans les documents précisant la prononciation au XVI^e siècle. Leur durée est reconstruite à partir des graphies qui leur sont attribuées à cette époque : *accore* (1544), *thore* (XVI^e s.).

59. Qq. 198, 468, 764, 1238, 1663, 1721, 1847, 1877, 2180, 2252 et 2310.

*pëeur*⁶⁰, qui indique probablement que ce mot n'a pas connu l'abrègement oxytonique de la norme.

Les reflets mi-fermés du ^ʀO^ʀ de *encore* et du ^ʀØ^ʀ de *beurre* enregistrés par Malcah Yaeger-Dror correspondent donc à un usage qui était fréquent au Québec pour les locuteurs du même groupe d'âge que ses témoins « conservateurs » (les témoins de l'enquête de l'ALEC ont été choisis parmi les ruraux les plus âgés, de préférence nés avant 1900). On comprend cependant mal les divergences observées pour *mort* et *bord*.

5.2.3 Évolution de ^ʀE^ʀ

Les résultats observés pour ^ʀE^ʀ tonique devant *r* au Québec correspondent aussi dans l'ensemble à l'évolution de la norme parisienne, si ce n'est que la fluctuation entre [e:] et [e:] s'y est maintenue plus longtemps.

Pour ce qui est des ^ʀE^ʀ paroxytoniques devant *r*, nous avons vu qu'il n'y a généralement pas eu de fermeture. Les [e:] fermés devant [r] final des témoins âgés conservateurs reflètent presque tous des voyelles qui avaient déjà ce timbre au XVI^e siècle. C'est-à-dire essentiellement les reflets de [e₁] paroxytonique de l'ancien français, comme dans *compère* (q. 1804), *commère* (q. 1805), *grand-père* (sorte de pâtisserie, q. 238), ceux de [i₁e] paroxytonique, comme dans *tourtière* (q. 217), *soupière* (q. 167), *litière* (q. 380), *bière* (q. 254) ou *aneillère* (q. 501)⁶¹, et ceux de [e] paroxytonique dans les mots savants, comme dans *misère* (qq. 767, etc.⁶²).

L'évolution des reflets des terminaisons *-aire* est plus difficile à cerner, et pourrait diverger de la norme parisienne. Les données de l'ALEC sont malheureusement lacunaires. La voyelle de (*il*) *éclaire* 'il fait des éclairs' (qq. 1170–1171) est toujours ouverte ; cette forme verbale est cependant un mauvais témoin, car elle peut avoir été refait sur l'oxyton *éclair*. Les voyelles de *paire* (qq. 405, etc.⁶³), *affaires* (qq. 278, etc.⁶⁴) sont le plus souvent des mi-fermées dans l'ALEC, mais ces mots sont très mal représentés dans le corpus.

Les occurrences des infinitifs *faire*, *défaire* (qq. 318, 327, 1172) sont relativement plus nombreuses et font apparaître une fluctuation relativement équilibrée entre le timbre [e] fermé et les timbres plus ouverts. La proportion des points d'enquête où [e] a été relevé pour *faire* et *défaire* est d'environ 50%, beaucoup moins cependant qu'avec *compère* et

60. La prononciation [-œ:r] des terminaisons *-eur* des noms agentifs ou instrumentaux au Québec, comme dans *chargeur* (q. 819b), n'est pas héréditaire. L'ALEC note le plus souvent [-ø] dans les mots héréditaires.

61. On notera cependant que *fougère* (q. 1623) ne semble avoir conservé son timbre fermé qu'à partir de Trois-Rivières en amont du Saint-Laurent.

62. Qq. 767, 1065, 1295, 1547, 1755, 1756, 1851, 2077 et 2310.

63. Qq. 405, 426, 454, 471, 486, 1076, 1571, 2131.

64. Qq. 278, 1048, 1109, 1121, 1255, 1359, 1908, 2244, 2246, 2268, 2310.

commère, par exemple, où elle atteint 95% (mais seulement 72% pour *grand-père*, nom d'une pâtisserie).

Les reflets des r^{E} oxytoniques devant *r* dans le domaine québécois couvert par l'ALEC sont uniformément ouverts et sont notés [ɛ, æ̃, ã], quelle que soit leur source historique : afr. [ɛ] dans *hiver*⁶⁵ (qq. 1274, 1275) et *ver* (q. 1553) ou afr. [e_i] dans *mer*⁶⁶ (qq. 1191, etc.⁶⁷), *amer* (q. 245)⁶⁸ (la tonique des deux derniers s'était déjà alignée sur les reflets du [ɛ] de l'ancien français au XVI^e siècle, cf. tableau 3). On observe le même résultat pour *per* 'pis de la vache', emprunt aux parlers de l'Ouest, qui remonte à un ancien *pez* [pets] < PECTŪS (avec passage de [ts] > [r] en fin de mot, qui n'est pas rare dans ce domaine).

5.3 Les sources de la fluctuation [e:] ~ [ɛ:] au Québec

On ne peut expliquer pourquoi la même personne peut selon les circonstances prononcer la tonique de *mère* à l'intérieur de la palette [e:, eᶞ, ɛ:, ɛᶞ, ɛ̃, æ̃, ã], mais ne faire varier celle de *mer* qu'à l'intérieur d'une plage plus réduite [e:, eᶞ, ɛ̃, æ̃, ã] sans admettre qu'il a des représentations mentales différentes pour ces deux mots. Denis Dumas (1981 : 29) propose une analyse phonologique pour en rendre compte dans laquelle *mer* aurait la représentation /mer/ avec un /ɛ/ pouvant prendre les valeurs du type⁶⁹ [e:, eᶞ, ɛ̃, æ̃, ã] dans ce contexte, tandis que *mère* aurait deux représentations : /mer/, avec un /e/ prenant les valeurs du type [e:, eᶞ, ɛ̃, ɛ̃] et /mer/, identique à celle de *mer*. Quand deux unités phonologiques (comme les /e/ et /ɛ/ de l'analyse de Denis Dumas pour le mot *mère*) peuvent ainsi alterner dans un grand nombre de mots, sans que cette alternance ne soit totalement libre, on convient de parler de *fluctuation* entre ces deux unités. Pour ne pas

65. On corrigera une faute — probablement pendant le codage — dans la q. 1696 pour *hiver* ; le croisement des résultats avec les qq. 138, 932, 1080, 1089, 1106, 1274, 1275, 1457, 1525, 1547, 1695, 1922 et 1986 où *hiver* apparaît en contexte (*comforter d'hiver, pomme d'hiver...*) permet de probablement corriger l'indication [â] (pour API [æ]) en [a^e] (pour API [ã]) — ce genre de confusion semble se retrouver ailleurs dans l'ALEC, dont les notations doivent être interprétées avec beaucoup de prudence. On verra aussi dans Morin (1996 : 249–250) les problèmes que pose la notation des diphtongues dans ce travail.

66. Santerre (1974 : 132) écrit que la voyelle de *mer* « ne peut pas être diphtongué[e] ». Il est difficile de comprendre pourquoi le chercheur gaspésien apporte cette restriction. Les enquêtes de l'ALEC font voir que la diphtongaison était relativement rare en Gaspésie à cette époque, mais si on ne l'observait pas dans les anciens oxytons comme *mer, hiver, ver* etc., elle était également absente dans les anciens paroxytons *crête, crêpe, bête, tête* de l'ALEC (cf. Morin 1996 : 251).

67. Qq. 1191, 1361, 1363, 1391, 1368, 1392, 1443, 1480, 1484, 1487, 1492, 1498, 1500, 1503, 1504, 1507, 1508, 1557, 1615, 1679, 1739.

68. Le féminin *amère* (q. 935), mal représentée dans le corpus, s'est alignée sur son masculin, comme dans la norme parisienne.

69. J'écris « du type », parce que la proposition exacte de Denis Dumas exclut le partage d'allophones communs tel que je l'ai présenté ici ; il considère que [eᶞ] et probablement aussi [ɛ̃] ne peuvent être que des allophones de /ɛ/. Ce que je retiens ici de sa proposition, c'est la compétition entre deux formes lexicales phonologiquement distinctes pour certains mots.

préjuger de l'analyse phonologique à adopter dans ce cas, je parlerai ici de la fluctuation [e:] ~ [ɛ:].

La fluctuation [e:] ~ [ɛ:] au Québec résulte probablement d'un conflit entre deux normes de prononciation. Un grand nombre de locuteurs ne connaissent pas cette fluctuation et utilisent partout [ɛ:] dans les mots du vocabulaire ancien où d'autres peuvent utiliser [e:]. On peut dire que leur usage constitue la norme dominante (pour cet aspect de la prononciation). L'ensemble des autres locuteurs, incluant en particulier ceux que Malcah Yaeger-Dror décrit comme des témoins conservateurs, n'ont pas nécessairement des usages uniformes. Tel qui dit [pɛ:r] pour *père* pourra très bien ne jamais utiliser cette voyelle pour *aide* ou pour *neige*.

Le changement qu'observe Malcah Yaeger-Dror à Montréal résulterait donc moins d'un changement « phonétique » du type néogrammatien que d'une compétition entre plusieurs normes de prononciations pour les reflets modernes des [e] paroxytoniques du XVI^e siècle devant [r, v, z, ʒ], qui est bien illustrée dans l'ALEC, non seulement devant [r], mais aussi dans les mots suivants : *neige* (q. 1205), *piège* (q. 1451), (*il*) *pèse* (qq. 733, 1226, 2033,) ou *aide*⁷⁰ (qq. 1010, 1284, 1851, 2197, 2264). Qu'il s'agisse d'un changement de norme, et non d'un changement phonétique, est particulièrement bien mis en évidence par l'évolution radicalement différente des emprunts à l'anglais. On sait que la diphtongue [eɪ] de l'anglais a été empruntée très tôt comme un [e:]⁷¹ dans le français du Québec, comme dans les mots *brake*, *shave*, *braid* (cf. Rivard 1914 : 157, GPFC (*il*) *shave*, s.v. *shaver*). En l'absence de variantes valorisées du type *[brɛ:k] avec un [ɛ:] à la place du [e:], ces mots ont conservé la voyelle fermée [e:], maintenant plus ou moins diphtonguée sous la forme [eɪ, ɛɪ] (cf. ALEC *braid* qq. 1968, 1975, *brake* q. 1094).

Nous avons vu ici que la norme parisienne a aussi connu ce genre de fluctuation. Il n'est donc pas impossible que celle qu'on observe au Québec remonte en partie aux premiers temps de la colonisation. Les différences considérables des fréquences d'usage du [e:] pour *faire/défaire* (50%) et pour *compère/commère* (95%) montrent que ces mots ont eu des évolutions relativement distinctes et, en particulier, que le remplacement de [e:] < afr. [e₁] par [ɛ:] pourrait s'être produit assez récemment après une longue période sans fluctuation notable.

5.4 Timbre et diphtongaison

Ceci nous conduit à examiner brièvement l'évolution de [E] devant les autres consonnes [z, v, ʒ]. Santerre observe que le [ɛ:] de *rêve* < afr. *resve* dont la voyelle était longue au XVI^e

70. Les mots (*il*) *pèse* et *aide* sont mal représentés dans l'ALEC, on trouvera des formes supplémentaires pour *aide* dans l'atlas de Lavoie et col. (1985, qq. 397, 1302, 2046).

71. Il est instructif de noter que Rivard distingue la forme diphtonguée de l'anglais, qu'il écrit *éé* — probablement pour [eɪ] (une des réalisations les plus fréquentes de cette diphtongue en anglais, cf. Gimson et Cruttenden 2001 : 130) — et son adaptation monophthonguée [e:] en français.

siècle ne s'est pas confondu avec le reflet allongé de [ɛ] devant [v] dans un mot comme (*il*) *lève*, bien qu'on ait l'habitude de les transcrire de la même manière. Ses études expérimentales montrent que les deux [ɛ:] diffèrent non seulement par leur durée chronométrique moyenne quand ils sont produits dans des environnements et des conditions semblables, mais aussi par leur articulation (observable aux rayons X) et leurs propriétés acoustiques (observables dans leurs spectres fréquentiels). De plus l'ancienne voyelle longue est fréquemment diphtonguée dans certains registres de communication, contrairement à l'autre. En d'autres termes, ces deux [ɛ:] se distinguent non seulement par des durées chronométriques différentes, mais aussi par le timbre. On pourrait transcrire [æ:]⁷² la voyelle de *rêve* pour la distinguer du [ɛ:] de (*il*) *lève*, comme on distingue les voyelles [o:] et [ɔ:] de *mauve* [mo:v] et de (*il*) *réno*ve [renɔ:v].

La classe phonétique [æ:] de *rêve* dans la langue moderne comprend :

- (1) les reflets des [ɛ:] paroxytoniques longs du XVI^e siècle, comme dans *fête*, *évêque*, *presse*, *gêne*,
- (2) les reflets des [ɛ:] paroxytoniques longs du XVI^e siècle, comme dans *thèse*, *diocèse*, (*il*) *pèse*,
- (3) les reflets des [e] paroxytoniques brefs du XVI^e siècle devant [z, ʒ], comme dans *treize*, *seize*, *collège*, *neige*, *piège*,
- (4) certains des reflets des [e] paroxytoniques brefs du XVI^e siècle devant [v], comme dans *fève*, *orfèvre*, *Lefèvre* (cf. Dumas 1987 : 124) — mais en général ces voyelles deviennent [ɛ:], comme dans *sève*, *grève*, *lèvre*, *chèvre*, *lièvre*, *fièvre*.

Mentionnons que la voyelle [æ:] a pu être attribuée à certains néologismes comme *gène*, *mètre* ou à des mots rares comme *Grèce*, *renne*, *scène*, probablement par rapprochement avec des mots héréditaires relativement semblables et usuels à l'époque où s'est produit cette attraction : *gêne*, *maître*, *graisse*, *reine*, *seine*.

6 Conclusions

Les voyelles longues du français dans le tableau que j'en ai brossé ici ont eu une formation et une évolution bien différentes de celles que proposent Yaeger-Dror et Kemp. Elles ont des sources complexes et variées et n'évoluent pas comme « predicted by the LYS model ». En particulier, il n'y a aucune indication que les voyelles moyennes [E, Ø, O] se soient systématiquement fermées en français lorsqu'elles étaient longues, ni dans la norme

72. Santerre (1974 : 119–120) propose le symbole « ɜ », qui a été adopté par Morin, Langlois et Varin (1990). Cet usage, cependant, n'est pas conforme aux principes de l'API et est une source de confusion, puisque « ɜ » en API doit nécessairement représenter une voyelle centrale mi-ouverte non arrondie. Si l'on veut éviter d'utiliser un diacritique, le symbole « æ » est le seul disponible et il doit être qualifié pour préciser comment il se distingue de « ɛ ».

parisienne des grammairiens dont Thurot a colligé les travaux, ni dans le français du Québec en général.

On ne sait pas précisément comment ont évolué les voyelles ʀ^O . Les voyelles ʀ^O qui ont été allongées pendant l'époque médiévale se sont effectivement fermées, p. ex., dans les mots *côte*, *fosse*, *chose*. Il n'y a que devant *r*, comme dans *clorre* et *dehors*, que les ʀ^O longs anciens ont eu une évolution plus complexe impliquant des analogies qui ont pu inhiber ou faire régresser son évolution.

Une seconde vague d'allongement contextuel a affecté les voyelles ʀ^O à partir du XVII^e siècle devant [r, v, ʒ], probablement d'abord dans les anciens paroxytons, comme (*j'*) *ignore*, (*il*) *innove* ou *horloge*, puis dans les anciens oxytons, comme *trésor*, *corps*, *porc*. Il n'y a aucune indication que ces nouvelles voyelles longues se soient fermées dans la norme parisienne. Au Québec, cependant, la fermeture de ʀ^O est attestée devant *r* pour l'adverbe *encore*, mais non dans les autres anciens paroxytons, comme *accorre*. Les observations de Yaeger-Dror sur la fermeture de ʀ^O dans des anciens oxytons tels que *mort* 'dead', *bord* 'edge' ou *mord* 'bite' dans le français de Montréal n'ont pas encore été confirmées.

Les voyelles héréditaires ʀ^E du français moderne ont des sources multiples, incluant les voyelles [e₁], [e₂], [ɛ], [iɛ], [a_i] et [e_i] de l'ancien français primitif. Leur inventaire s'est cependant réduit très tôt devant les consonnes non nasales pour devenir : [e], [ɛ] et [iɛ] en moyen français. Aucune de ces voyelles n'a manifesté de tendance à se fermer dans la norme parisienne à la suite des allongements qu'elles ont connus pendant la période médiévale, bien qu'on observe fréquemment cette tendance à la fermeture dans les autres parlers d'oïl. On n'en voit cependant que peu de trace dans le français du Québec (sauf peut-être près de la frontière américaine à Rigaud, Saint-Zotique et Saint-Anicet).

À partir du XVI^e siècle, la norme parisienne connaît une fluctuation — qui persistera assez longtemps — entre les timbres [e] et [ɛ] devant les [r, v, z, ʒ] des anciens paroxytons dont la tonique reflète une voyelle mi-fermée au XVI^e siècle dans des mots comme *père*, *lumière*, *fève*, *neige*, (*il*) *pèse* et *collège*. C'est cette fluctuation — qui s'est maintenue plus longtemps dans le français du Québec — dont Malcah Yaeger-Dror enregistre les derniers moments dans les parlers montréalais conservateurs.

C'est donc essentiellement l'étymologie qui rend compte de l'évolution du timbre des voyelles de ces mots et non quelques vagues propriétés sémantiques que certains de ces mots auraient partagées. Malcah Yaeger-Dror avait cru pouvoir postuler un ralentissement de l'évolution phonétique des ʀ^E de certains mots qui évoquent le « vieux temps », sans pouvoir cependant offrir d'explication pour celui des ʀ^O , ø^O . Cette analyse remettait en question les conceptions généralement admises sur les procédés cognitifs à la source du changement historique et avait mis à rude épreuve les talents de Janet Pierrehumbert (2001, 2002) afin de l'accommoder à son modèle théorique du changement phonétique.

Malcah Yaeger-Dror (1996 : 281) en arrivait à conclure que « linguists could take advantage of cognitive science techniques [...] in our understanding of lexical diffusion »,

des techniques qui « would account for the data better than phonological, etymological or frequency explanations ». Vraiment? Une analyse étymologique préalable rigoureuse est indispensable.

Références

- Agnel, Émile. 1855. *Observations sur la prononciation et le langage rustiques des environs de Paris*. Paris : Schlesinger Frères – J. B. Dumoulin.
- ALEC = Dulong et Bergeron (1980).
- ALF = Gillieron et Edmont (1902–1910).
- Bacilly, Bénigne de. 1668. *Remarques curieuses sur l'art de bien chanter*. Paris : Chez l'auteur et chez monsieur Ballard.
- Bacilly, Bénigne de. 1679. *L'art de bien chanter ; Augmenté d'un discours qui sert de réponse à la Critique de ce Traité, et d'une plus ample instruction pour ceux qui aspirent à la perfection de cet art*. Paris : Chez l'auteur.
- Barbeau, Alfred et Émile Rodhe. 1930. *Dictionnaire phonétique de la langue française*. Stockholm : Norstedt.
- Billy, Dominique. 2006. Il faut qu'un *o* soit ouvert ou fermé : une relative embarrassante de la grammaire de Port-Royal. *Travaux de Linguistique* 53.155–166.
- Bourciez, Édouard. 1958. *Précis historique de phonétique française* (9^e édition, revue par les soins de Jean Bourciez). Paris : Klincksieck.
- Bourciez, Édouard et Jean. 1967. *Phonétique française*. Paris : Klincksieck.
- Chauveau, Jean-Paul. 1989. *Évolutions phonétiques en gallo*. Paris : CNRS.
- Dagenais, Louise. 1990. De la fermeture des [œ] à la finale absolue en français général aux XVIII^e et XIX^e siècles. *Neophilologus* 74.330–352.
- Deloffre, Frédéric (ed.). 1961. *Agréables conférences de deux paysans de Saint-Ouen et de Montmorency sur les affaires du temps* (1649–1651), édition critique. Paris : «Les Belles Lettres».
- Dulong, Gaston et Gaston Bergeron. 1980. *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'est du Canada*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Dumas, Denis. 1981. Structure de la diphtongaison québécoise. *The Canadian Journal of Linguistics/La Revue canadienne de linguistique* 26.1–61.
- Dumas, Denis. 1986. Le statut des «deux a» en français québécois. *Revue Québécoise de Linguistique* 15:2.167–197.
- Dumas, Denis. 1987. *Nos façons de parler*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Durand, Marguerite. 1936. *Le genre grammatical en français parlé à Paris et dans la région parisienne*. Paris : Bibliothèque du «français moderne».
- Estienne, Henri. 1582. *Hypomneses*. Paris.
- Estienne, Henri. 1999. *Hypomneses*, traduction par Jacques Chomarat, 257–510. Paris : Champion.
- Flikeid, Karin. 1993. La longueur vocalique dans les parlers acadiens de la Nouvelle-Écosse. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 11.71–100.

- Fondet, Claire. 1980. *Dialectologie de l'Essonne et de ses environs immédiats*. Lille : Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III.
- Fouché, Pierre. 1969. *Phonétique historique du français*, vol. 2 : les voyelles, 2^e éd. Paris : Klincksieck.
- Gattel, Claude-Marie. 1797. *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*. Lyon : Bruyset aîné.
- Geddes, James. 1908. *Study of an Acadian-French dialect, spoken on the North Shore of the Baie-des-Chaleurs*. Halle : Niemeyer.
- Gendron, Jean-Denis. 1966. *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*. Paris : Klincksieck / Québec : Presses de l'Université Laval.
- Gilliéron, Jules et Edmond Edmont. 1902–1910. *Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- Gimson, Alfred Charles et Alan Cruttenden. 2001. *Gimson's pronunciation of English*, 6th ed. revised by Alan Cruttenden. Londres : Arnold / New York : Oxford University Press.
- GPFC. 1930. *Glossaire du parler français au Canada*. Québec : Action sociale.
- Hatzfeld, Adolphe et Arsène Darmesteter. 1890–1900. *Dictionnaire général de la langue française*. Paris : Delagrave.
- Hermans, Huguette. 1985. *La « déclaration des abus » d'Honorat Rambaud comme témoin du système phonologique du moyen français*. Thèse de doctorat. Louvain : Katholieke Universiteit Leuven.
- Hindret, Jean. 1687. *L'art de bien prononcer et de bien parler la langue françoise*. Paris : Laurent d'Houry. [Réimp. 1973. Genève : Slatkine.]
- Hindret, Jean. 1696. *L'art de bien prononcer parfaitement la langue françoise*, 2^e édition revue et corrigée, 2 vol. Paris : Laurent d'Houry. [Réimp. 2007. Villereau : Association pour un Centre de recherche sur les arts du spectacle aux XVII^e et XVIII^e siècles.]
- Joos, Martin. 1952. The medieval sibilants. *Language* 28.222–231.
- Kemp, William et Malcah Yaeger-Dror. 1991. Changing realizations of *a* in (a)tion in relation to the “front a — back a” opposition in Québec French. *New Ways of Analyzing Sound Change*, éd. par Penelope Eckert, 127–184. San Diego, CA : Academic Press.
- Labov, William, Malcah Yaeger et Richard Steiner. 1972. *A quantitative study of sound change in progress*. Philadelphia : U.S. Regional Survey.
- Labov, William. 1981. Resolving the Neogrammarian controversy. *Language* 57.267–308.
- Labov, William. 1994. *Principles of linguistic change*, volume 1 : *Internal factors*. Oxford : Blackwell.
- La Noue, Odet de. 1596. *Dictionnaire des rimes françoises*. Genève : les héritiers d'Eustache Vignon.
- La Touche, Pierre de. 1696. *L'Art de bien parler françois*. Amsterdam : H. Desbordes. [Réimp. 1973. Genève : Slatkine.]
- Lavoie, Thomas, Gaston Bergeron et Michelle Côté. 1985. *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Québec : Gouvernement du Québec.

- Martinet, André. 1946 [1947]. Note sur la phonologie du français vers 1700. *Bulletin de la Société de Linguistique* 43.13–23. [Repris dans Martinet 1969 : 155–167.]
- Martinet, André. 1955. *Économie des changements phonétiques – Traité des changements phonétiques*. Berne : Francke.
- Martinet, André. 1959. L'évolution contemporaine du système phonologique contemporain. *Free University Quarterly* 7 : 2.1–16. Amsterdam : Université Libre. [Repris dans Martinet 1969 : 168–190.]
- Martinet, André. 1962. R, du latin au français d'aujourd'hui. *Phonetica* 8.193–202. [Repris dans Martinet 1969 : 132–143.]
- Martinet, André. 1969. *Le français sans fard*. Paris : PUF.
- Martinet, André. 1971. *La prononciation du français contemporain*, 2^e éd. Genève : Droz.
- Martinet, André et Henriette Walter. 1973. *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*. Paris : France Expansion.
- Mauvillon, Éléazar de. 1754. *Cours complet de langue française, distribué par exercices, à l'usage des personnes pour qui cette langue est étrangère*. Dresde : George Conrad Walther, Libraire du Roi.
- Meigret, Louis. 1550. *Le trepté de la gramme françoëze*. Paris : Chrestien Wechel.
- Michaelis, Hermann et Paul Passy. 1897. *Dictionnaire phonétique de la langue française*. Hanover/Berlin : Carl Meyer.
- Millet, abbé Adrien. 1933. *Les Grammairiens et la phonétique ou l'enseignement des sons du français depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris : Monnier.
- Morin, Yves Charles. 1986. La loi de position ou de l'explication en phonologie historique. *Revue Québécoise de Linguistique* 15.2.199–232.
- Morin, Yves Charles. 1989. Changes in the French vocalic system in the 19th century. *New methods in dialectology*, éd. par M.E.H. Schouten et Pieter van Reenen, 185–197. Dordrecht : Foris.
- Morin, Yves Charles. 1991. Old French stress patterns and closed syllable adjustment. *New Analyses in Romance linguistics. Selected papers from the 18 Linguistic Symposium on Romance languages (Urbana-Champaign, April 7–9, 1988)*, éd. par Dieter Wanner et Douglas Kibbee, 48–76. Amsterdam : Benjamins.
- Morin, Yves Charles. 1994a. Quelques réflexions sur la formation des voyelles nasales en français. *Diachronie et variation linguistique : Les nasalisation dans le monde roman*, éd. par Rika Van Deyck, 27–109 et 379–382. Gent : Communication et Cognition.
- Morin, Yves Charles. 1994b. Les sources historiques de la prononciation du français du Québec. *Contributions à l'étude des origines du français canadien*, éd. par Édouard Beniak et Raymond Mugeon, 199–236. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.
- Morin, Yves Charles. 1994c. Phonological interpretation of historical lengthening. *Phonologica 1992, Proceedings of the 7th International phonology meeting*, éd. par Wolfgang U. Dressler, Martin Prinzhorn et John Rennison, 135–155. Turin : Rosenberg & Sellier.
- Morin, Yves Charles. 1995. L'évolution de *meute*, *meule* et *veule* : source des voyelles longues. *Zeitschrift für romanische Philologie* 111.487–502.

- Morin, Yves Charles. 1996. The origin and development of the pronunciation of French in Québec. *The origins and development of emigrant languages*, éd. par Hans F. Nielsen et Lene Schøsler, 243–275. Odense : Odense University Press.
- Morin, Yves Charles. 2000. La prononciation et la prosodie du français au XVI^e siècle selon le témoignage de Jean-Antoine de Baïf. *Où en est la phonologie du français?*, éd. par Bernard Laks. *Langue française* 126.9–28.
- Morin, Yves Charles. 2001. La troncation des radicaux verbaux en français depuis le moyen âge. *Études diachroniques*, éd. par Patrick Bellier. *Recherches linguistiques de Vincennes* 30.63–86.
- Morin, Yves Charles. 2002 [2003]. Les premiers immigrants et la prononciation du français au Québec. *Revue québécoise de linguistique* 31:1.39–78.
- Morin, Yves Charles. 2003. Syncope, apocope, diphtongaison et palatalisation en galloroman : problèmes de chronologie relative. *Actas del XXIII Congreso internacional de lingüística y filología románica* (Salamanca, 24–30 septembre 2001), éd. par Fernando Sánchez Miret, 113–169. Tübingen : Niemeyer.
- Morin, Yves Charles. 2005. La naissance de la rime normande. *Poétique de la rime*, éd. par Michel Murat et Jacqueline Dangel, 219–252. Paris : Champion.
- Morin, Yves Charles. 2006. On the phonetics of rhymes in classical and pre-classical French : a sociolinguistic perspective. *Historical Romance Linguistics : Retrospective and Perspectives*, éd. par Randall Gess et Debbie Arteaga, 131–162. Amsterdam : Benjamins.
- Morin, Yves Charles. 2008. L'évolution des distinctions de durée vocalique dans la flexion nominale du français. Conférence plénière présentée au Premier congrès mondial de linguistique française, Paris.
<http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08349.pdf>.
- Morin, Yves Charles. 2009. Histoire des systèmes phonologique et graphique du français. *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania – Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen / Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, 3. Teilband, éd. par Gerhard Ernst, Martin-Dietrich Gleßgen, Christian Schmitt et Wolfgang Schweickard, 2907–2926. Berlin/New York : Mouton de Gruyter.
- Morin, Yves Charles et Michèle Bonin. 1997. La formation des -s analogiques des 1sg en français à la lumière de la Bible de Macé de la Charité. *Le moyen français. Actes du Colloque sur le Moyen Français (Nancy, 5–7 septembre 1994)*, éd. par Bernard Combettes et Simone Monsonégo, 101–129. Paris : Didier.
- Morin, Yves Charles et Louise Dagenais. 1988. Les normes subjectives du français et les français régionaux: la longueur vocalique depuis le XVI^e siècle. *Distributions spatiales et temporelles, constellations des manuscrits. Études de variation linguistique offertes à Anthonij Dees à l'occasion de son 60^e anniversaire*, éd. par Karin van Reenen-Stein et Pieter van Reenen, 153–162. Amsterdam: John Benjamins.
- Morin, Yves Charles et Ginette Desaulniers. 1991. La longueur vocalique dans la morphologie du pluriel dans le français de la fin du XVI^e siècle d'après le témoignage de Lanoue. *Actes du XVIII^e Congrès international de linguistique et de*

- philologie romanes* (Université de Trèves 1986), tome III, éd. par Dieter Kremer, 211–221. Tübingen : Niemeyer.
- Morin, Yves Charles, Marie-Claude Langlois et Marie-Ève Varin. 1990. Tensing of word-final [ɔ] to [o] in French : the phonologization of a morphophonological rule. *Romance Philology* 43.507–528.
- Morin, Yves Charles et Martine Ouellet. 1991. Les [e] longs devant [s] en français : Sources historiques et évolution. *Revue Québécoise de Linguistique* 20.2.11–33 et 21.1.195.
- Olivet, Pierre Joseph Thoulhier, abbé d'. 1736. *Traité de la prosodie françoise*. Paris : Gandouin.
- Ouellet, Martine. 1993. *De la longueur des voyelles dans les mots savants depuis le XVI^e siècle*. Thèse de Ph.D. Montréal : Université de Montréal.
- Paradis, Claude. 1985. *An acoustic study of variation and change in the vowel system of Chicoutimi and Jonquière (Québec)*. Thèse de Ph. D. Philadelphie : University of Pennsylvania.
- Passy, Paul. 1891. Patois de Sainte-Jamme (Seine-et-Oise). *Revue des patois Gallo-romans* 4.7–16.
- Peletier du Mans, Jacques. 1554. *L'Algèbre*. Lyon : Jean de Tournes.
- Peletier du Mans, Jacques. 1555. *L'Art Poétique*. Lyon : Jean de Tournes & Guil. Gazean.
- Peletier du Mans, Jacques. 1555. *Dialogue de l'ortographe et prononciacion françoëse*, 2^e éd. Lyon : Jean de Tournes.
- Peletier du Mans, Jacques. 1555. *L'amour des amours. Vers liriques*. Lyon : Jean de Tournes.
- Peletier du Mans, Jacques. 1581. *Euvrès Poétiques, intituléz Louanges aveq quelques autres Ecriz du même Auteur, ancors non publiéz*. Paris : Robert Coulombel.
- Pierrehumbert, Janet B. 2001. Exemplar dynamics : Word frequency, lenition and contrast. *Frequency and the emergence of linguistic structure*, éd. par Joan Bybee et Paul Hopper, 137–157. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- Pierrehumbert, Janet B. 2002. Word-specific phonetics. *Laboratory Phonology VII*, éd. par Carlos Gussenhoven et Natasha Warner, 101–140. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Ramus, Pierre La Ramée, dit Petrus. 1572. *Grammaire de P. de La Ramée, lecteur du Roy en l'université de Paris*. Paris : André Wechel.
- Restaut, Pierre. 1775. Préface, ou Remarques sur l'orthographe en général, et sur ses différentes parties. *Traité de l'orthographe françoise* de Ch. Le Roy, xi–xcviii. Poitiers : Felix Faulcon. [Cette préface ne peut être attribuée à Restaut que si elle se trouvait dans l'édition de 1764.]
- Rivard, Adjutor. 1914. La francisation des mots anglais. *Études sur les parlers de France au Canada*, 145–177. Québec : Garneau.
- Rousselot, abbé Pierre et Fauste Laclotte. 1913. *Précis de prononciation française*, 2^e éd. Paris : Didier / Paris et Leipzig : Welter.
- Sankoff-Cedergren. 1971. Enquêtes orales effectuées à Montréal en 1971, sous la direction de David Sankoff, Gillian Sankoff et Henrietta Cedergren.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau. 2007. Language change across the lifespan : /t/ in Montreal French. *Language* 83.560–588.

- Santerre, Laurent. 1974. Deux *e* et deux *a* phonologiques en français québécois. *Le français de la région de Montréal – Aspects phonologique et phonétique*. Cahier de linguistique 4.117–145.
- Shipman, George R. 1953. *The vowel phonemes of Meigret*. Monograph Series on Languages and Linguistics 3. Washington, D.C. : Georgetown University Press.
- Straka, Georges. 1981. Sur la formation de la prononciation française d’aujourd’hui. *Travaux de linguistique et de littérature* 19:1.161–248.
- Thibault, Pierrette et Diane Vincent. 1990. *Un corpus de français parlé. Montréal 84 : Historique et perspective de recherche. Recherches sociolinguistiques 1*. Québec : Université Laval (Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec : ISBN 2-9802129-0-3).
- Thurot, Charles. 1881–1883. *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d’après le témoignage des grammairiens*, en 3 vol. Paris : Imprimerie Nationale.
- TLFQ. 2007/09/18 13:52:53 (dernière mise à jour). *Trésor de la langue française au Québec*. <http://www.tlfq.ulaval.ca/>.
- Van den Bussche, Henri. 1984. L’ouverture de la voyelle /e/ issue de /e/ roman entravé (ē, ĩ latins) en ancien français. Essai de datation et de localisation. *Folia Linguistica Historica* 5.41–90.
- Vaudelin, Gile (Gillet-Vaudelin). 1713. *Nouvelle manière d’écrire comme on parle en France*. Paris : Veuve Jean Cot et Jean-Baptiste Lamesle.
- Walter, Henriette. 1982. *Enquête phonologique et variétés régionales du français*. Paris : PUF.
- Yaeger, Malcah. 1979. Context-determined variation in Montreal French vowels. Thèse de Ph.D., University of Pennsylvania.
- Yaeger-Dror, Malcah. 1986. Changements en chaîne dans le français parlé à Montréal. *Diversity and diachrony*, éd. par David Sankoff, 223–238. Amsterdam / Philadelphie, Pa. : John Benjamins.
- Yaeger-Dror, Malcah. 1989. Patterned symmetry of shifting and lengthened vowels in the Montreal French Vernacular. *Language change and variation*, éd. par Ralph W. Fasold et Deborah Schifffrin, 59–84. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- Yaeger-Dror, Malcah. 1990. Phonetic constraints on sociolinguistic variation. *Development and diversity : language variation across time and space : a Festschrift for Charles-James N. Bailey*, éd. par Jerold A. Edmondson, Crawford Feagin et Peter Mühlhäusler, 35–70. Dallas : Summer Institute in Linguistics / Arlington : University of Texas at Arlington.
- Yaeger-Dror, Malcah. 1994. Phonetic evidence for sound change in Quebec French. *Phonological structure and phonetic form. Papers in Laboratory Phonology III*, éd. par Patricia A. Keating, 267–292. Cambridge : Cambridge University Press.
- Yaeger-Dror, Malcah. 1996. Phonetic evidence for the evolution of lexical classes: The case of a Montreal French vowel shift. *Towards a social science of language*, éd. par Gregory R. Guy, Crawford Feagin, Deborah Schifffrin et John Baugh, 263–287. Amsterdam: John Benjamins.
- Yaeger-Dror, Malcah et William Kemp. 1992. Lexical classes in Montreal French. *Language and speech* 35.251–293.

Remerciements

Cette recherche a été subventionnée en partie par le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (*Les voies du français*, projet GTRC 412-2004-1002, sous la direction de Mme France Martineau). J'aimerais aussi remercier sincèrement pour leurs remarques précieuses sur une version antérieure de ce texte, MM. Luc Baronian, Jaïmé Dubé et Douglas Walker.